

HISTOIRES FAMILIALES

2nde 10

Objet d'étude :

La littérature d'idées et la presse du XIX^{ème} siècle au XXI^{ème} siècle

Ecrits d'appropriation suite aux documentaires télévisuels

Histoires d'une nation,

programmés sur France 4, de 21h à 23h,

les mardis 21 et 28 avril 2020.

Sujet : *votre famille, par le passé (lointain ou plus proche), et peut-être récemment, a dû migrer à destination de la France ou d'un autre pays pour une raison ou une autre. Vous ferez le récit (autobiographique ou fictif) de cette migration ; en direz la raison et les circonstances ; ce qu'ont ressenti vos aïeux (voire vous-même, si vous y avez participé) : les sentiments éprouvés au moment de la séparation d'avec la terre natale, d'avec la famille qui y est restée et devant l'inconnu qu'il fallait affronter ; ce qu'apporte ou a apporté cette nouvelle vie ; s'il y a nostalgie, regret etc. Le texte consistera en un récit à la première personne et contiendra très peu de dialogues. (Pas de contraintes dans le temps des verbes utilisés sinon celle de les faire concorder...) Vous devrez jouer sur plusieurs registres et, bien entendu, mêler toutes les pistes proposées ci-dessus et/ou en inventer d'autres. Votre écrit pourra aussi consister en une scène de théâtre où les membres d'une famille échangent autour de la migration qu'ils ont vécue. Dans ce cas-là, veillez à ce que les répliques soient vivantes, c'est-à-dire variant la façon de raconter, d'analyser, de s'émouvoir, de plaisanter etc.*

Hiver 1975...

En hiver 1975, à 20h10, je suis né. Je suis né au Maroc dans un petit village du désert. Je fais partie d'une famille nombreuse et je suis un des plus jeunes de ma famille. Ma famille était très pauvre, il a donc fallu que je travaille dès mon plus jeune âge. Au Maroc, c'est courant de voir de jeunes enfants venir vous voir pour vendre plusieurs produits différents comme des chewing-gums etc. Notre vie était très difficile. Mais nous nous disions entre nous qu'il y avait sûrement des gens qui souffraient plus que nous. Nous avons une petite maison en pierre, et nous avons souvent des douleurs de dos pendant la nuit.

Nous sommes en 1981 et je rentre à l'école parce que j'étais trop jeune pour travailler autant que mes frères et sœurs. J'étais le seul enfant de la famille à aller à l'école. Mon école était très loin de ma maison parce que je n'habitais pas en ville. Après le lycée, je quitte pour une première fois ma famille pour pouvoir faire des études supérieures dans une grande ville du Maroc, Meknès.

En 1997, quand j'ai terminé mes études, il me fallait trouver un emploi. Je ne pouvais envisager de travailler toute ma vie au Maroc parce que je ne pouvais pas être utile à ma famille si je n'avais pas assez d'argent pour les aider à avoir une meilleure vie. Et pour moi la meilleure solution était de migrer dans un pays plus développé. Quelques-uns de mes grands frères étaient déjà en France et pouvaient m'accueillir le temps d'avoir un peu d'argent et ensuite de me trouver un appartement.

Un soir d'été, j'annonçai la nouvelle au reste de ma famille qui était encore dans mon pays natal. Logiquement, étant marocain, je ne parlais à ma famille qu'en arabe. Pour leur annoncer que j'allais m'en aller, en arabe, j'ai dit : « Bon, papa, maman mes sœurs et mes frères je voulais vous annoncer quelque chose. J'ai fini mes études et il faut que j'aille travailler. Je vais rejoindre Ali et Lahcen en France. Je vais travailler dur pour vous aider de là où je serai, je vous enverrai de l'argent souvent. » Mon père avait compris ma décision et était même d'accord avec cela. Mes sœurs, elles, ne me croyaient pas capable de me débrouiller tout seul sans eux. Alors elles se moquèrent de moi et pensèrent que c'était une blague, que je n'allais pas vraiment partir. En voulant les ignorer, je tournai la tête en direction de ma mère. Et à ce moment-là j'ai eu très peur parce que j'ai vu ma mère tête baissée avec des larmes qui coulaient sur ses joues et tombaient ensuite sur le sol. Elle tombait en larmes. J'étais tellement terrorisé que je ne savais même pas comment réagir face à cela. Mes deux sœurs ont emmené ma mère dans sa chambre pour la consoler. Mais en partant, elles me regardaient d'un air énervé pensant que c'était encore une blague. Mes frères, au contraire, étaient contents de me voir partir et me disaient qu'ils allaient bientôt me rejoindre. Une ou deux heures plus tard, le temps que les choses se tassent un peu, j'ai eu une discussion avec mon père. Il est venu s'asseoir à côté de moi et m'a dit : « Tu sais mon fils, je suis très fier de toi !

- Merci papa ! Tu sais, il faut bien le faire pour t'aider toi et maman.

- Je vais t'expliquer quelque chose mon fils. Je t'ai élevé de manière à ce que tu deviennes autonome. Maintenant je sais que tu peux faire les bons choix et que tu peux te débrouiller

tout seul face aux difficultés que tu vas rencontrer. Il faut que tu restes dans le droit chemin. Dans ta route tu rencontreras des gens : des bonnes personnes et des mauvaises fréquentations. Je n'ai pas besoin de dire avec quel types de personnes tu dois être. Mais fais attention parce que les mauvaises personnes sont très convaincantes. Néanmoins, si tu rencontres des difficultés plus graves, tu pourras toujours faire appel à tes frères. Il va aussi falloir que tu travailles dur non seulement pour nous aider mais aussi pour ta future famille. Ta femme et tes enfants devront avoir une vie mille fois mieux que la nôtre. Tu as réussi à l'école, c'est bien, mais maintenant il faut que tu réussisses dans ta vie.

- D'accord ! Merci pour tes conseils précieux papa.

- C'est mon rôle de père de te dire cela. Va consoler ta mère, elle pleure et est très inquiète pour toi. »

Mon père avait toujours quelque chose à m'apprendre sur la vie. Il était très sage. Il fallait, comme mon père me l'avait conseillé, aller consoler ma mère. Quand je suis entré dans la chambre, ma mère était calmée donc j'ai entamé la discussion en disant : « Ça va maman ?

- Oui... Ne t'inquiète pas je suis juste un peu fatiguée.

- Je suis désolé si je t'ai fait pleurer mais c'est mon destin et c'est aussi pour toi que je fais cela maman.

- C'est pas grave. Je veux juste que tu me promettes une seule chose.

- Et qu'est-ce que c'est ?

- J'aimerais que tu nous appelles souvent et que tu viennes nous rendre visite chaque année.

- Bien sûr que je le ferai, c'est déjà prévu ! »

Après ces discussions que j'eus avec mes parents, j'ai pu me reposer et enfin convaincre mes sœurs que je partais vraiment.

Quelques jours plus tard, je pars à la découverte du nouveau monde, seul. Je partis en bateau et ma famille m'avait accompagné jusqu'au port. Je savais que mon pays, ma ville et surtout ma famille allait me manquer. Quand je montai dans le bateau, je vis ma mère me dire au revoir avec un signe de la main et mon père qui me regardait d'un air confiant. Dans le bateau, je ressentais plusieurs choses. D'abord, j'étais triste de quitter mes parents et mon pays natal où j'ai vécu presque la moitié de mon existence. Ensuite, j'étais tout content à l'idée de découvrir de nouvelles choses, un nouveau pays, la France. Et enfin j'avais surtout la boule au ventre parce que je ne savais pas comment j'allais m'y prendre une fois arrivé à destination. Je suis parti de Tanger, une ville au nord du Maroc, et je suis

arrivé à Sète, au sud de la France. Le voyage avait duré trois ou quatre jours, je ne m'en souviens pas très bien. Grâce à mes études, je savais parler un minimum français parce qu'à l'école nous apprenions le français et l'anglais. A l'arrivée, j'étais rempli de joie, j'étais tellement heureux de découvrir de nouvelles choses. J'avais vingt-trois ans et je n'avais encore jamais voyagé. C'était une première pour moi. J'allais découvrir la sensation d'être dans une autre ville, un autre pays, mais surtout un autre continent. Je m'étais arrêté manger un sandwich devant le port de Sète en attendant que mon frère Ali vienne me chercher pour me ramener chez lui, à Grenoble. J'étais déçu du temps parce qu'il ne faisait pas beau. Il pleuvait un peu et le ciel était rempli de nuages. Faut dire que je m'y attendais parce que j'étais venu en plein automne. Pendant la route, qui était très longue, je parlais avec mon frère. Nous parlions de tout mais surtout de la France et de la famille. Je lui parlais de la situation de la famille et la réaction qu'ils avaient eue lorsque j'avais annoncé que je partais. Et lui me disait que la France est un très beau pays, que c'était une initiative de venir ici et que j'allais très vite aimer ce pays. Au bout d'environ deux heures de route, mon frère me demande : « Qu'est-ce que tu vas faire en France alors ? ». Je lui répondis que je ne savais pas trop et que j'allais sûrement chercher d'abord un bon boulot grâce à mes diplômes. Ce que je ne savais pas et que mon frère m'a ensuite révélé, c'est que mes diplômes n'étaient pas valables pour trouver un travail en France. Si je voulais obtenir un diplôme semblable mais valable dans ce pays, il fallait que je refasse quelques années d'études. Je ne voulais pas perdre du temps à refaire mes études car il fallait que j'aide mes parents financièrement. J'ai donc opté pour une autre solution : faire plusieurs petits boulots qui ne demandaient pas de diplôme. Et donc avoir un CDI (contrat à durée indéterminé). Nous arrivons chez mon frère sur les coups de 19h-19h30. Il m'a présenté à sa femme et à ses enfants. A Grenoble, j'ai vu que la mixité des gens, des origines et des couleurs était beaucoup plus grande qu'au Maroc. J'ai réussi à m'intégrer dans la société française. J'avais appris qu'il faut accepter les gens comme ils sont et qu'il ne faut pas les juger. J'ai aussi appris à faire attention aux gens qui me voulaient du mal et aux mauvaises fréquentations. C'est à ce moment-là que j'ai compris la valeur des conseils de mon père.

Au bout d'un mois d'hébergement chez mon frère, je trouvai un travail dans le bâtiment, j'étais alors maçon. C'est six mois plus tard que j'ai déménagé à Montpellier. J'ai continué à parler souvent avec ma mère et mon père par lettre surtout. Et je leur envoyais encore très souvent de l'argent. Un an après mon déménagement, je rencontrai mon épouse. Elle était aussi marocaine mais était venue en France dès son plus jeune âge avec sa famille. Elle parlait donc très bien français et arabe et elle connaissait très bien la ville. Et c'est avec elle que j'ai eu mes trois enfants : Rachid, Amir et Wiame. Mon frère avait raison, on s'attache rapidement à ce pays. Quand je vois la situation du pays, je me dis que j'ai bien fait de partir du Maroc pour vivre ici et c'est pour cela que je ne regrette rien. Parfois, même si on s'appelait par téléphone et qu'on s'envoyait des lettres, je me sentais loin de mes parents et j'avais besoin de les avoir auprès de moi. C'est pour cela que chaque année, aux vacances d'été, j'allais au Maroc avec ma femme et mes enfants revoir mes parents et mes deux frères, qui n'étaient pas encore venus en France, et mes sœurs comme je l'avais promis à ma mère.

Et cela me permet de retourner aux sources. Je trouve cela bien parce que mes deux familles s'entendent très bien, et pour moi j'ai tout gagné. Je me rappelle que la troisième année où nous sommes allés rejoindre mes parents au Maroc, mon père m'a dit quelques mots que je n'oublierai jamais : « Tu as réussi dans tes études, c'est bien, maintenant tu as réussi dans ta vie. Je suis fier de toi mon fils ! ». Ce sont les meilleures paroles de mon père que j'aie jamais entendues. Les conseils de mon père étaient les meilleurs et ses félicitations aussi. C'est pour cela que en tant que père je transmettrai ses paroles à mes enfants qui les transmettront ensuite eux aussi. Et j'espère que cela durera plusieurs générations.

Amine

Jeanine, Esther, Eden

Scène de théâtre qui réunit trois membres de la même famille, la grand-mère, la fille et le petit-fils. La scène se déroule dans les années 90 dans une maison à Marseille.

***Jeanine** : la grand-mère, elle raconte son histoire à son petit fils. Elle est joyeuse et profite de la vie qui lui a été offerte.*

***Esther** : la mère a aussi vécu l'histoire que raconte la grand-mère et participe également à la discussion.*

***Eden** : le petit-fils âgé de 6 ans, écoute attentivement l'histoire de la grand-mère. il est passionné par les histoires de super-héros.*

Esther va voir Jeanine.

ESTHER : Maman, tu peux aller raconter une histoire à Eden ? Il ne veut pas s'endormir...

JEANINE : D'accord ma fille, j'y vais !

Elles montent l'escalier toutes les deux pour se rendre dans la chambre d'Eden qui en les voyant s'exclame.

EDEN : ouais !!! Super : une histoire de grand-mère !

Jeanine s'assoit à côté d'Eden et commence son histoire.

JEANINE : Il était une fois... dans le monde réel, il y a fort longtemps, dans un pays nommé : Allemagne. Un être démoniaque prit le pouvoir de force et y régna en maître. Ayant toujours plus soif de pouvoir, il décida d'étendre son pays en mangeant tous les autres petits pays autour de lui.

EDEN : la gourmandise est un vilain défaut !

JEANINE : un jour, après avoir mangé de nombreux pays, il voulut s'attaquer à la France. Puis, il ordonna que tous les juifs portent une étoile sur leur poitrine.

EDEN : wouah ! Du coup, nous, les juifs, on était comme des super-héros avec nos étoiles ! Et toi aussi grand-mère, tu portais une étoile ?

JEANINE : Oui je portais une étoile ainsi que ta mère qui était alors âgée de 3 ans.

EDEN : mais pourquoi les juifs ?

ESTHER : ça risque d'être trop compliqué pour toi... Je t'expliquerai plus tard.

EDEN : Et ensuite, il s'est passé quoi ?

JEANINE : Les serviteurs de l'être démoniaque ont kidnappé les juifs et donc aussi ton grand-père alors qu'il était à son travail.

EDEN : et ils l'ont emmené où ?

JEANINE : ils l'ont emmené dans un endroit secret où il y avait plein de juifs. Une amie m'avait prévenue et donc j'avais réussi à fuir avant que les serviteurs démoniaques ne

m'emmènent aussi. J'ai pris ta mère et je suis allée dans la campagne le plus vite que j'ai pu.

Eden baille

JEANINE : dans la campagne, j'ai demandé de l'aide à des paysans qui avaient plusieurs enfants. Ils ont gentiment accepté de garder Esther.

ESTHER : Oui, j'ai grandi avec eux, et je ne m'appelais plus Esther mais Louise.

EDEN : tu avais une double identité comme Superman...

Eden commence à s'endormir, montre des signes de fatigue plus intense.

JEANINE *sourit amusée par la comparaison d'Eden, puis se reprend* : je me suis cachée jusqu'à ce qu'un groupe de gens réussissent à faire tomber l'être démoniaque au pouvoir...

EDEN : ZZzzz...

Jeanine couvre Eden et elles sortent de sa chambre doucement.

ESTHER : tu ne m'avais jamais parlé de papa...

JEANINE : cela était difficile pour moi, tu comprends, c'était l'amour de ma vie, j'étais anéantie par la tristesse et l'incompréhension car je ne savais pas où ils l'avaient emmené, j'étais très inquiète. J'ai dû l'abandonner à son sort et m'enfuir avec toi dans le but de survivre. Ce qui m'importait le plus était de te sauver, de te savoir en sécurité. C'est pour cela que je t'ai confiée à une famille de paysan dont on m'avait dit qu'ils recueillaient des enfants juifs.

ESTHER : Comme tu le sais, les Fournier m'ont élevée et protégée comme leur propre fille. Je me souviens que j'étais si contente d'avoir des frères et des soeurs, moi, une fille unique. Mais d'ailleurs, comment as-tu réussi à échapper à la gestapo ?

JEANINE : Vois-tu, j'ai appris qu'il y allait avoir un bateau nommé "L'Exodus" emmenant les juifs de Sète, une ville portuaire dans le sud de la France, jusqu'en Palestine. Le bateau avait la capacité d'accueillir à son bord seulement sept cents personnes mais au final on était environ quatre milles juifs à bord. La traversée fut longue et pénible, c'était également déchirant de voir des familles sur le bateau alors que je t'avais laissée derrière moi... Mais je savais que si j'allais là-bas, je serais sauvée.

Jeanine sort son mouchoir en tissu et tapote ses yeux humides.

ESTHER *prend la main de Jeanine* : Maman, je sais et te suis reconnaissante des sacrifices que tu as faits pour moi.

Esther embrasse sa mère.

JEANINE : Dès que j'ai su que la guerre était finie, je suis immédiatement retournée en France pour te récupérer. J'étais si contente de te retrouver et du simple fait de penser que

nous allions vivre ensemble à nouveau, me comblait de joie. En Palestine, je comptais inlassablement les jours en espérant que ton père me rejoindrait mais en vain. Pour rien au monde, je ne souhaite revivre cette situation, je ne changerais rien des choix que j'ai faits malgré l'absence de ton père.

ESTHER : Je suis heureuse qu'on ait pu parler de tout ça tous ensemble, c'est une partie de notre histoire.

JEANINE : sache ma fille, que pour moi, même si cela est dur d'en parler, cela me soulage.

Thalia

Ma terre natale

Je me rappelle de ma terre natale, ce souvenir enfoui, cette séparation douloureuse.

Nous vivions dans le nord du Portugal, dans un village coincé dans les montagnes, isolé de toute urbanisation et toute politique. Malgré l'air frais et le paysage ouvert sur l'adret des montagnes voisines, nous nous sentions étouffés dans notre petite maison. Malgré le départ de notre frère aîné, Fernando, nous demeurions neuf entassés dans une étroite bâtisse : mes parents, mes cinq autres frères et sœurs ainsi que mon grand-père : ma famille. La pauvreté et la misère de notre situation se faisaient ressentir, c'est donc pour cela que je cessai d'aller à l'école à l'âge de dix ans. Mes parents m'envoyèrent alors travailler dans une ferme de notre village où j'étais payée *10 escudos par mois**. Je savais que cet argent servirait à nous nourrir et rembourser les dettes du voyage de Fernando en France. Ce départ, je l'avais ressenti comme un arrachement au cœur, presque une trahison, j'étais très proche de lui et même si il me communiquait (m'envoyait) des lettres de là où il était désormais, il me manquait terriblement. Cependant, je savais que c'était pour le mieux de notre famille et loin de là un acte égoïste. La France, ce pays qu'il me décrivait semblait être un paradis, une terre idéale et magnifique qui transforme les gens ! En effet, lors de mon adolescence, certaines de nos connaissances étaient parties vers cette terre paradisiaque et revenaient en voyage au pays toutes pimpantes avec des ongles bien coupés et colorés ainsi qu'avec de somptueuses robes et de magnifiques sacs à main. Tout le monde les enviait tellement ! Mais peu se risquaient à faire le voyage. Outre le risque d'être arrêté par la police, on racontait surtout au village que beaucoup perdirent la vie en le tentant ou encore que des jeunes filles se faisaient abusées et violées durant ce périple. Pourtant, cela ne m'empêchait pas de rêver de ce pays, je m'imaginai danser, faire mes courses dans des rues marchandes bondées et pleines de victuailles que je pourrais m'offrir, tout cela vêtue d'une jolie robe. Mais la faim me ramena à la dure réalité. Ce midi mon père réussit à dégoter cinq sardines ! Quel mets et quelle chance cela était pour nous ! Nous nous partagions ce repas en neuf parties. Je ne pourrais décrire cette déception lorsque l'on obtenait la partie de la tête, étant celle où il y a le moins à manger, mais personne ne s'en plaignait, il fallait se nourrir et s'en contenter, voilà tout.

Ce train de vie continua jusqu'à mes dix-neuf ans. C'est à la fin du dîner que mon père me prit à part, un sac en tissu bombé dans les mains : « Felisbina, tu vas partir toi aussi. »

Ces mots résonnèrent dans la tête tandis que mon cher père m'expliqua qu'il avait trouvé un passeur de confiance et qu'il m'avait acheté un ensemble de vêtements et des chaussures neufs avec les économies qu'il lui restait. Les larmes me montèrent, j'étais envahie d'un torrent d'émotions si fort, la peur mêlée à la joie mais aussi au chagrin de quitter ainsi ma famille sans pouvoir leur dire au revoir ; car mon père avait organisé ça seul, à l'insu de ma famille et surtout de ma mère, qui jugeait que c'était bien trop dangereux pour une fille de mon âge. Et elle ne voulait pas voir ses filles risquer d'être souillées par ce voyage ou encore qu'un de ses enfants perde la vie. Il me prit dans ses bras. Jamais je n'oublierai le réconfort et surtout la force que ce geste m'avait procurés. Je

partirais demain. Je me battrais pour une vie meilleure et je rendrais cet homme fier de moi.

C'est ainsi que le 23 octobre 1966, mon voyage débuta pour rejoindre la France, accompagnée de mon cousin âgé d'une quarantaine d'années et d'une amie plus jeune que moi de seulement deux années. Nous rejoignîmes donc le passeur de nuit afin qu'il nous emmène à la frontière espagnole en voiture. Nous étions onze entassés dans une vieille Renault R8, tous désireux d'une vie meilleure. Avec mon amie Madeleine nous étions les deux seules filles mineures du groupe (la majorité étant à vingt et un ans à l'époque), ce qui m'effrayait, mon esprit était tellement embrumé de toutes les histoires racontées au village, et être entourée et collée à tous ces hommes... Mes genoux tremblaient légèrement dans cet endroit étriqué, mon cousin, le regard rassurant me prit la main. Je jetai un œil à notre amie, son visage était stoïque et ne laissait transparaître aucune peur, même aucune émotion qui pourrait la trahir ne pouvait être lue dans ses yeux. Elle me donna de la force. Je me ressaisis, lâchai la main de mon cousin et relevai la tête. Suite à ce voyage très oppressant, nous empruntâmes un train pour traverser l'Espagne. Serrant mon sac en tissu dans mes bras, je repensais à ma famille que j'avais laissée là bas sans leur dire au revoir, surtout à ma mère qui était complètement contre l'idée de quitter le pays. Mais je ne pouvais pas abandonner, nous étions déjà si loin de la maison. Les premiers rayons de soleil commençaient à pointer leur nez, mais nous n'allions pas en profiter bien longtemps car le passeur nous fit descendre et nous nous réfugiâmes dans un hôtel afin d'éviter la police qui pourrait nous contrôler. Il n'y avait qu'une chambre pour nous tous mais nous avons partagé le repas de l'hôtel dans une bonne ambiance. Certains risquaient quelques blagues sur notre situation, ce qui eut son petit effet et permit à tout le monde de se détendre un peu. Nous n'avions jamais aussi bien mangé dans notre vie que lors de cette pause ! Le moral de chacun était remonté.

Nous avons pu nous reposer un peu.

Dès la nuit tombée, nous sommes repartis pour alterner train et voiture pendant plusieurs jours avec cette fois-ci un nouveau passeur, un espagnol qui pourrait donc communiquer avec la population plus aisément que le précédent mais moins avec nous. Fort heureusement ces deux langues se ressemblent. Après une rude nuit toujours dans les transports, nous avons logé cette fois-ci dans une ferme, pas dans des lits évidemment mais dans la paille, entourés des animaux. Lorsque nous sommes entrés dans la grange, de nombreux immigrés l'occupaient. Je fus frappée par la manière dont ce trafic était si bien profilé et comment ces gens gagnaient leur vie grâce à cela. J'avais l'impression d'être une sorte de marchandise, je n'appréciais pas ça. Cela dit, je n'avais pas le choix.

Nous commençons à nous installer mais les regards sauvages portés sur moi, cette pression sur mon cœur, le retour en arrière qui ne devait surtout pas arriver car j'étais déjà allée si loin, ma famille, mon père. C'est la crise de panique. J'arrive à peine à respirer. Les larmes coulent à flots. Je suis terrorisée. Mon cousin et Madeleine essayent comme ils le peuvent de me calmer le regard impuissant. Je faisais de même mais en vain. Cette

agitation attira les propriétaires des lieux qui, par une bonté inattendue, nous invitèrent tous les trois dans la cuisine. Je me souviens de cette femme sublime et habillée avec goût avec un sourire magnifique et éclatant, qui m'avait pris les mains en me disant que tout allait bien se passer et que nous pourrions dormir dans cette cuisine pour éviter tous troubles que pourraient causer les autres locataires clandestins. C'était la première fois que l'on me montrait autant d'hospitalité et d'humanité du haut de mes dix-neuf ans. J'étais calmée.

Le lendemain, nous traversions les Pyrénées à pied, la nuit, afin de ne toujours pas se faire repérer. La fraîcheur du mois d'octobre faisait grelotter tout le groupe, qui était vêtu de vêtements très légers. Mais nous étions tous habitués à cela. De plus, je remerciais intérieurement mon père d'avoir investi dans ce petit gilet bleu marine qui me tint chaud au corps et au cœur. Je ressens encore aujourd'hui le regret de ne pas avoir pu profiter de cette excursion pour observer les paysages de ces montagnes si connues. Le seul souvenir que j'en ai, c'est une herbe fraîche qui glissait sur mes mollets et chevilles découverts. Ainsi que tous les bruits de la nuit, notamment les cloches des vaches et moutons autour de nous, les hululements des chouettes, mais également et surtout la peur et la détermination si présentes dans toutes les têtes qui m'entouraient que je pouvais presque entendre ces sentiments. Avancer comme cela dans l'inconnu me procurait un sentiment d'adrénaline et d'excitation mêlés à l'angoisse que je ressentais. Ce passage était à l'image de ma vie et jamais je ne l'oublierai.

Nous prîmes enfin le dernier train vers la gare de Lyon. Etant une étrangère mineure, je fis le voyage dans les toilettes afin de ne pas être contrôlée. Les heures passées dans ce milieu nauséabond et étriqué étaient insoutenables. Mais enfin toute cette semaine passée enfermée dans la crainte d'être découverte allaient prendre finalement fin. Le passeur toqua à la porte des WC. Je pouvais enfin sortir, j'étais en France, nous avions réussi. Une fois sortie du train, je reconnus dans la foule un regard bienveillant dans lequel je n'avais pas planté mes yeux depuis fort longtemps : Fernando ! Je plongeai dans ses bras.

C'est ainsi que je logeai chez mon frère un certain temps, il réussit à me trouver un travail en tant que femme de ménage chez un docteur. Mais je ne le tins pas très longtemps, ces patrons me traitaient (ou plutôt me maltraitaient) comme un animal et mon honneur en était si affecté que je décidai de démissionner. Comme l'idée de rester à la maison sans emploi était absolument inconcevable pour moi, j'en trouvai rapidement un nouveau dans une maison de retraite cette fois. La première chose que fit ma patronne lorsque qu'elle me reçut pour la première fois, fut de m'emmener chez le coiffeur couper ma tignasse attachée en un chignon très peu élégant. Après tous ses soins je semblai nettement plus faire mon âge d'après elle. La négligence de mon apparence m'avait en effet beaucoup vieillie et avait laissé des marques qui restèrent à jamais gravées dans ma peau. Malgré cela, j'avais l'impression de quitter le statut de pauvre et misérable fermière de montagne pour enfin passer à celui d'une citadine qui pourrait grâce à la sueur de son front peut être espérer un jour pouvoir porter une de ces robes qui la faisaient tant rêver.

Je gagnai ainsi ma vie. Nous gardions seulement dix francs chacun avec mon frère, tous les mois, et nous envoyions le reste au Portugal pour rembourser les dettes de mon voyage mais aussi pour les aider financièrement. Ces premiers temps j'avais terriblement le mal du pays, étant loin de ma famille, ma maison, et ne parlant pas la langue. Ceci était compréhensible. Fernando m'avait aussi donné un conseil en or : « quoiqu'ils disent, tu réponds toujours "oui" ! ». J'appris donc le français seule, petit à petit, en étant attentive et en essayant de déchiffrer tout ce qui était dit. On me demandait de la viande j'apportais tout jusqu'à ce que la demande soit satisfaite. Ainsi j'apprenais petit à petit de nouveaux mots. Quelques jours dans la semaine, le fils de ma patronne venait lui rendre visite et s'amusait à m'apprendre du vocabulaire et me le faire répéter. Cet acte et cet enfant si doux et gentil m'avaient réellement touchée. Ils devinrent en quelque sorte un substitut de ma famille.

J'envoyais chaque moi une lettre à mes parents avec toujours une écriture tremblante et infantile, qui s'améliorera d'ailleurs grâce à cela, afin de leur faire partager toutes ces choses nouvelles qui m'arrivaient dans ce tout nouveau pays. J'étais heureuse, j'allais pouvoir espérer construire une vie stable où mes enfants et moi mangerions à notre faim.

Je remercie ce pays et ses habitants qui m'ont tant donné. Je t'aime, France.

* Je n'ai pas la valeur chiffrée mais c'était très peu.

Je tiens à remercier ma grand-mère qui m'a fait partager son récit et qui aujourd'hui s'assure à chaque instant (et surtout repas !) que nous ne connaissions d'aucune façon la misère qu'elle a vécue.

Obrigada Avò. (Merci Mamie.)

Eva

Ma grand-mère

Ma grand-mère ne m'a jamais parlé de ses parents, quand j'allais chez elle je voyais toujours une photo d'eux dans son salon. Puis un jour je me suis décidé à lui demander de me parler d'eux et de savoir d'où venaient mes origines germaniques. C'est là qu'elle m'a raconté toute l'histoire... Mes arrières grands-parents sont nés en Allemagne, à Fribourg plus précisément. Ils ont toujours vécu là-bas et ils étaient heureux. Ma grand-mère est née en 1930 et elle a vécu son enfance là-bas. L'évènement qui a tout fait changer est arrivé en 1933, l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Mes arrières grands-parents n'étaient pas du tout d'accord avec son idéologie, ils le trouvaient absurde et complètement fou. Petit à petit, ils voyaient le pays changer, les usines d'armement rouvraient et le chancelier commençait à prendre pas mal de pouvoir... En 1939, lorsque la guerre débuta, ils se doutaient bien qu'ils n'étaient pas dans le bon camp et ils commencèrent à être inquiets. Lorsqu'ils se rendaient à la synagogue il y avait de moins en moins de monde, les gens disparaissaient et les autres avaient peur. Mes arrières grands-parents trouvaient absurde le fait de devoir mettre une étoile jaune tout ça à cause de leur religion. Lorsque ma grand-mère eut dix ans, c'est-à-dire en 1940, mes arrières grands-parents étaient terrifiés, la plupart de leurs amis ainsi que leur famille avaient disparu et la synagogue avait fermé pour une raison qui restait quelque peu obscure. A l'école de ma grand-mère, on apprenait aux enfants à vouer un culte de la personnalité très grand à Hitler. C'est à ce moment-là que mes arrières grands-parents décidèrent de partir. Ma grand-mère me raconta qu'alors elle ne comprenait pas vraiment ce qui était en train de se passer. Pourquoi fallait-il fuir mais aussi pourquoi le pays était-il en guerre et pourquoi elle ne voyait plus sa famille ? Un soir, lors du repas, les parents de ma grand-mère lui expliquèrent comment ils allaient fuir. Sur le coup, ma grand-mère fondit en larme car elle ne voulait pas partir en France, elle avait peur de l'inconnu mais aussi de mourir. Le problème, c'est qu'elle n'avait pas le choix.

C'est donc avec la boule au ventre que ma grand-mère fut obligée de quitter l'Allemagne car cela commençait à devenir trop dangereux. Leur but était d'atteindre le Rhin et des amis à eux les feraient traverser pour ensuite les amener chez eux, à Colmar. La barrière de la langue n'était pas un problème pour mes arrières grands-parents car ils parlaient couramment le français avec leurs amis et au travail car ils habitaient juste à côté de la frontière. Ma grand-mère cependant devrait apprendre à parler le français. C'est d'abord ma grand-mère et sa mère qui ont fui car mon arrière-grand-père devait rester en Allemagne pour régler quelques affaires au niveau du travail et faire croire à l'état qu'ils étaient juste partis en vacances. Elles prirent donc le chemin vers la frontière et passèrent par la forêt. Elles ne mirent pas longtemps à atteindre le Rhin et leurs amis étaient là. Ils traversèrent en barque et personne ne les vit car il faisait nuit et ce n'était pas vraiment surveillé. Le plus dur était passé et ils atteignirent leur maison. Ma grand-mère me raconta que la traversée lui avait énormément fait peur car elle ne savait pas nager et, en plus, elle était rentrée sur le territoire français donc cela signifiait pour elle ne plus voir ses amis et sa maison. Elle me dit aussi que les jours à attendre son père étaient compliqués car elle ne comprenait rien au français donc elle ne savait pas de quoi parlaient les adultes. Et puis

surtout, elle était énormément inquiète car elle ne savait si son père allait bien, si il était encore vivant. Ce n'est que quelques jours plus tard que mon grand-père arriva, il ouvrit la porte en grand et il était tout en sueur et tout mouillé. Il raconta à tout le monde en français ce qui lui était arrivé puis à ma grand-mère en allemand. Il lui expliqua que lorsqu'elles étaient parties il remplit des papiers pour son travail et il dissémina partout des preuves dans la maison qui montraient qu'ils étaient partis en vacances. Il alla donc poser ses papiers au bureau puis il revint dans leur maison pour aller chercher ses affaires. C'est là qu'il les vit, les policiers. Des affaires étaient jetées par les fenêtres et des fourgons de policiers étaient arrêtés devant sa maison. Il comprit donc qu'ils étaient déjà en train de les chercher et qu'il fallait qu'il parte au plus vite. Il expliqua à ma grand-mère qu'ils avaient complètement détruit leur maison, que toutes les fenêtres étaient cassées et que tous les meubles étaient détruits par terre. Il lui dit qu'ils avaient bien fait de partir car sinon eux aussi auraient disparu. Mon arrière-grand-père prit donc la même direction que mon arrière-grand-mère sauf que lui il courait et il avait très peur d'être attrapé. Tout à coup, il entendit des chiens derrière lui, il fallait qu'il se dépêche car si ils découvraient qu'il s'échappait ou du moins qu'ils le voyaient, ils l'auraient attrapé ou alors ils auraient cherché de l'autre côté, vers Colmar. Il courut donc en direction du Rhin et il finit par l'atteindre, il ne prit pas la barque car il estimait ne pas avoir le temps, il passa donc en nageant et il réussit à ne pas se faire voir. Il atteignit donc la maison de leurs amis sain et sauf bien qu'assez effrayé. Ils restèrent quelques mois dans cette maison en étant cachés, ils ne sortaient pas car cela était bien trop dangereux pour eux. Pendant ces quelques mois, ma grand-mère commença à apprendre le français car elle devait s'habituer à son nouveau pays et elle progressa. Un jour, des policiers français vinrent toquer chez eux, ma grand-mère et ses parents s'étaient donc cachés dans la cave derrière des tonneaux. Ils étaient sous l'ordre du régime de Vichy et venaient vérifier si ils ne cachaient pas des réfugiés juifs. Par chance, les policiers n'ont pas vu la trappe de la cave qui était cachée sous de l'escalier et ne les ont donc pas trouvés. Après cette intervention des policiers, ma grand-mère ne fut pas du tout rassurée ni ses parents d'ailleurs. Ils discutèrent avec leurs amis et en conclurent qu'ils n'étaient pas en sécurité, qu'il fallait qu'ils partent. Ils ont pensé que le sud de la France, la « France libre » était un très bon endroit pour se réfugier et rester cachés jusqu'à ce que tout cela se termine. Ma grand-mère me dit que les amis de ses parents leur avaient dit que plusieurs personnes dans le sud s'occupaient de cacher des réfugiés, c'était donc la meilleure issue pour eux. Le seul problème c'est qu'ils ne savaient pas comment y aller, dans le sud. Ils se disaient que cela était juste impossible de faire le chemin à pied car il y avait trop de risques qu'ils se fassent arrêter, cela serait trop suspect. Ils eurent finalement la bonne idée et c'était sûrement la seule, le train.

Ils décidèrent donc de prendre le train. Ils devaient donc tout préparer pour ne pas être démasqués et attrapés. Ils ont effectué tous les préparatifs en un mois. Tout d'abord, ils devaient se faire faire de faux papiers et ma grand-mère m'expliqua que quelqu'un dans la ville voulait bien les leur établir pour une certaine somme mais ils n'avaient pas le choix. Ensuite leurs amis ont réussi à contacter quelqu'un qui habitait à Marseille et qui s'occupait justement de cacher des réfugiés, ils se sont donc donnés rendez-vous un certain jour à la gare de Marseille où la personne comptait les réceptionner. Il fallait là aussi payer

la personne mais étant donné que mes arrière-grands-parents étaient en danger de mort, ils comptaient bien payer. Ils ont donc ensuite acheté trois billets de train et ont ensuite attendu le grand départ. Ma grand-mère me dit qu'au début elle était d'accord pour partir car de toute façon elle ne pourrait plus revenir en arrière. Puis, plus le grand jour approchait plus elle avait cette sensation de boule au ventre, et moins elle avait envie de prendre ce train, elle avait peur et l'Allemagne qu'elle connaissait avant lui manquait. Ses grands-parents à elle lui manquaient énormément ainsi que ses cousins mais elle ne savait pas où ils étaient, elle était perdue. Mais elle devait malheureusement le prendre, ce train, car cela lui permettrait de survivre si cela fonctionnait. Le jour J arriva donc et ils se dirigèrent vers la gare. Il y avait des policiers partout dans la gare et ils vérifiaient les cartes d'identité de tout le monde, ma grand-mère me dit que lorsqu'ils vérifièrent les leurs elle avait les larmes aux yeux, elle avait peur mais elle me révéla aussi qu'elle était très en colère car elle avait dû changer d'identité, de pays et même apprendre une nouvelle langue tout cela parce qu'un fou avait pris le pouvoir. Elle était aussi en colère parce que tout le monde obéissait même la France s'était soumise. Ils réussirent donc à monter dans le train et il y eut un deuxième contrôle et leurs faux papiers firent l'effet escompté, ils ne les démasquèrent pas. Ma grand-mère m'expliqua que dans le train quelque chose la rendit heureuse, elle vit quelqu'un cacher de la nourriture dans une poussette ce qui prouvait que les français ne se laissaient tous pas faire. Puis elle pensa aussi au fait que des gens comme la personne qu'ils allaient retrouver cachaient des gens. Elle était donc heureuse de se diriger dans le territoire français libre car elle se disait que là-bas les gens ne se laisseraient pas faire. Ils arrivèrent donc à la gare et trouvèrent directement la personne qui allait s'occuper d'eux car elle tenait une pancarte avec leurs faux noms dessus. La personne les considéra comme ses amis et leur parla de la même manière jusqu'à l'appartement dans lequel ils allaient rester cachés pendant très longtemps. Ma grand-mère m'avoua qu'elle était vraiment très heureuse qu'ils aient réussi car cette personne allait leur sauver la vie, elle commençait à avoir foi en la France libre.

Ils arrivèrent donc dans le fameux appartement et ma grand-mère m'expliqua que la personne les laissa là mais qu'elle avait donné plein d'indications sur une feuille qui était sur la table à manger. Elle allait leur livrer à manger tout les mois donc il fallait faire attention et ils ne devaient surtout pas sortir. Ma grand-mère me dit que cela ne la dérangeait pas de devoir rester enfermée car il y avait la radio et elle allait pouvoir apprendre le français. Elle me dit aussi qu'ils restèrent pendant toute la guerre c'est-à-dire cinq ans. Elle avoue que cela lui a paru long mais elle a pu apprendre le français avec ses parents. Il y eut aussi des moments heureux comme l'appel du général De Gaulle à la radio, elle fut là pour l'écouter et cela ne confirma que son ressenti envers la France. La personne chargée de les livrer tint sa promesse pendant les cinq années et leur donna de la nourriture en échange d'un peu d'argent. Puis ce qui dut arriver arriva, la guerre fut terminée. Ma grand-mère me dit qu'elle fut la plus heureuse du monde lorsqu'elle sut la nouvelle, elle était enfin libre ! Elle put donc sortir, voir des gens, leur parler... Lorsqu'elle entendit parler des camps, elle comprit où était passée toute sa famille et ceci la rendit très triste. Malheureusement il n'y avait plus que ses parents et elle. Ils décidèrent de ne jamais retourner habiter en Allemagne car ils n'avaient plus de maison et puis ils étaient bien en

France. Ma grand-mère me dit qu'elle alla à l'école en France et réussit très bien à s'intégrer tandis que ses parents trouvèrent facilement du travail car le pays était en sortie de guerre. Elle était donc très heureuse de son nouveau pays tout en gardant une nostalgie pour son ancienne maison.

Voilà donc l'histoire qu'a dû endurer ma famille pendant la seconde guerre mondiale. Elle a changé de pays en y étant forcée mais finalement a choisi de ne pas retourner habiter dans son pays natal car elle a réussi à trouver le charme de la France !

Alvin

Mon nom est Gaspard D.

Mon nom est Gaspard D., j'ai 80 ans aujourd'hui et avant de mourir je vais raconter comment je suis venu en France.

En 1930, alors âgé de 12 ans, je vivais en Italie avec ma famille. Un soir, en Septembre me semble-t-il, l'on dînait tranquillement mais différemment que d'habitude. D'ordinaire, cela parle, cela crie, cela rigole mais ce soir-là l'ambiance était tout autre. La gêne ? Non c'était tout autre, ce que je pouvais percevoir c'était juste de la tension, tout le monde était tendu.

C'est alors que, perdu dans mes pensées à imaginer la raison de cette tension, mon père lance la discussion avec une phrase classique mais terriblement efficace pour faire réaliser que la situation était grave : « Il faut qu'on parle ». Je pensais à l'origine que j'avais fait une bêtise ou que la famille avait des soucis financiers ou autre mais j'étais loin de me dire que ce repas allait bouleverser ma vie. Après que mon père eut lancé la discussion et, n'étant pas très doué pour dire ce genre de chose, ma mère prit la suite de la conversation et m'annonça que l'on allait partir d'ici. Mon premier réflexe fut de penser à un déménagement. Je demandai bêtement dans quelle ville on allait vivre. Ma mère me donna pour seule réponse qu'elle ne savait pas. Elle poursuit avec cette autre phrase qui reste aujourd'hui encore gravée dans ma mémoire : « On part demain pour la France ». À cet instant je pensai que l'ambiance du repas ne pouvait être pire et je me trompai grandement. Plus personne ne dit rien, plus personne ne mangeait non plus, on se regardait juste dans le blanc des yeux. Puis mon père me dit de faire ma valise et de me coucher. Je ne me souviens plus très bien de ce que j'ai ressenti à ce moment précis. De la peur, de la joie, de la tristesse ? Sans doute un peu des trois. Les seules choses que je savais de ce pays c'est grâce à ce que j'apprenais en classe ou grâce à des amis qui avaient de la famille là-bas. Je savais juste que là-bas, tout le monde était content. J'avais peur d'y aller, plonger dans l'inconnu c'est terrifiant et là c'était si soudain. Je m'étais dit que je ne verrais plus mes amis et cela m'emplissait de tristesse. Cependant c'était attirant, excitant de savoir que j'allais en France.

Le lendemain mon père me réveilla à l'aube. Je pus juste m'habiller et me débarbouiller rapidement avant le départ. On marcha jusqu'à la gare et on avait nos billets et pendant les heures de trajet que j'avais devant moi je me mis à imaginer comment était Paris, notre destination. Aujourd'hui je me souviens de quelque chose à quoi je n'avais pas prêté attention quand j'étais petit : l'expression de mes parents. Ma mère était soulagée, on pouvait le voir sur son visage alors que mon père, lui, avait un air grave pour cacher sans doute son inquiétude. Mais malgré tout ils avaient l'air heureux. C'est ce qui a fait réagir le petit garçon que j'étais. « Pourquoi être content de quitter sa terre natale ? » m'étais-je dit. Pour avoir la réponse, j'avais simplement posé la question à ma mère. Je lui demandai pourquoi on partait en France et elle me répondit que l'on fuyait. Mon père compléta et me dit que l'on fuyait Mussolini et le fascisme. Je ne posai pas plus de questions et continuai d'imaginer la France. De la musique partout dans Paris et des gens qui dansent en buvant un café avec une baguette sous le bras. Je pensais cela de Paris mais une fois arrivés, c'était complètement différent de ce que j'imaginai.

En arrivant on nous demanda d'où on venait. La France étant un pays voisin de l'Italie, mon père parlait un peu le français. On devait remplir des papiers et il y avait une liste énorme que les officiers remplissaient avec nos noms. Il y avait beaucoup de monde de plusieurs pays différents. C'était un chaos organisé, énormément de listes pour énormément de monde avec la barrière de la langue qui n'arrangeait rien. Au fur et à mesure que mes parents traitaient avec l'administration, leurs visages changèrent d'expression. Ma mère était anxieuse et un peu désespérée alors que mon père était, lui, énervé, frustré et tout autant désespéré. On reprit le train de suite après. On ne savait pas très bien où on allait mes malgré l'inquiétude présente, mon père (ce qui me surprit de lui d'ailleurs) essaya de détendre l'atmosphère en nous annonçant qu'il allait trouver du travail. Finalement, on arriva dans une autre gare, on remplit d'autres papiers et on s'installa dans une vieille bicoque entièrement vide.

On était dans la campagne, en Auvergne m'avait-on dit et aussitôt les valises posées, mon père repartit pour trouver du travail. Avec les quelques économies de la famille on avait pu trouver cette maison mais ça n'allait pas durer longtemps. C'était une maison de taille moyenne avec une petite cour à l'arrière (je n'ai jamais réellement su ce que c'était. Je crois savoir qu'il s'agissait d'un poulailler à l'origine mais sans aucune poule.), une petite salle de bain juste composée d'une douche, des toilettes et l'évier était dans la cuisine. Les chambres étaient à l'étage. C'est la première fois que j'habitais dans une maison avec un étage, cela peut paraître futile mais cela m'emplissait de joie. Le soir, après que j'eus rangé mes quelques affaires, on se mit à table. Mon père revint un peu avant exténué. Pendant le repas, après qu'il se fut dégrasé, il nous raconta qu'il y avait croisé d'autres hommes qui étaient avec nous dans le train mais qu'au gré d'une longue attente et de bousculades il réussit à avoir un emploi dans le bassin minier de la région. Le lendemain il partit travailler et ma mère et moi nous attelâmes à trouver des lits et quelques casseroles. Le surlendemain, on nettoya la maison de fond en comble et le jour suivant on fit de la cour un potager. En même temps mon père travaillait. Pendant deux ans je réussis à trouver des petits boulots par-ci par-là, mon père travaillait et ma mère s'occupait de la maison et du potager. Après quelques mois, mon père a obtenu un congé. Un week-end que nous décidâmes de passer à Paris. C'était presque comme dans mon rêve, des cafés noirs de monde, des ballets avec des gens qui dansent et de la belle musique. A cette époque on pensait que la France ne serait pas touchée par la crise économique qui touchait les États-Unis. Tout allait pour le mieux.

Puis, le jour de mes quatorze ans, mon père m'emmena avec lui pour travailler. C'était difficile, l'air est rare sous terre et je suffoquais alors que mon père toussait de temps à autre. « C'est l'habitude » m'avait-t-il simplement dit. Je poussais difficilement les chariots avec un autre garçon de mon âge lui aussi à bout. A la fin de journée je n'en pouvais plus. J'avais encore du mal à respirer, en plus de cela l'effort physique demandait de bien respirer et je réalisais à cet instant que, de la journée, je n'avais pas vu le soleil. Levé à cinq heures, il faisait nuit noire et fin de journée à vingt heures trente, il faisait nuit aussi. Mon père, pour me rassurer, me dit qu'on s'habitue à ne plus voir le soleil mais l'effet produit par cette déclaration fit l'effet inverse de celui désiré. J'étais horrifié et je compris alors pourquoi mon père ne semblait plus être très expressif, très sensible depuis deux ans. Une sorte de désillusion sur ce qu'était la vie en France. Moi qui rêvais de Paris, me voilà

mineur en Auvergne. Finalement plusieurs années après on a été déclarés français. Je ne savais pas trop pourquoi mais j'étais content d'être français. J'avais l'impression qu'on avait reconnu mes efforts pour la patrie. J'étais fier d'être français mais triste de ne plus être italien. A cette réflexion, je me rappelai l'Italie, mon pays natal, ma ville. Je ne l'ai jamais précisé mais je viens de Florence. Elle me manquait un peu cette ville avec mes amis, elle me manquait un peu cette vie. Mais dès lors je n'étais plus italien mais français, je travaillais en Auvergne dans une mine, j'y avais des copains rencontrés ici et je vivais dans une maison avec un étage et un potager avec mes parents.

Gaspard

Jeudi 26 janvier 1939

Jeudi 26 janvier 1939

Barcelone est tombée aux mains des franquistes. Nous devons partir. Papa nous a demandé de préparer nos affaires.

Vendredi 27 janvier 1939

Nous avons marché toute la journée et je suis exténuée. Nous ne sommes pas seuls sur les routes, des milliers de gens marchent avec nous.

Il y a de tout, des mères et des enfants, des vieillards et des infirmes, des civils et des militaires.

J'ai quitté ma ville, ma maison, mes amis, ma famille.

Maman était bouleversée, elle n'arrêtait pas de pleurer et disait adieu à tout le monde.

Pourtant, papa nous a promis que nous serons bientôt de retour. Mais lui aussi faisait des adieux.

Dimanche 29 janvier 1939

Nous devons rejoindre la France au plus vite. Mais une charrette a roulé sur le pied de maman et il est très compliqué pour elle de garder le rythme.

Je n'ai pas pu emporter grand-chose. " Juste un sac " nous a précisé papa. Il nous a assuré qu'on viendrait chercher le reste plus tard.

J'ai bien fait de ne pas trop me charger ; nous marchons toute la journée et je ne voudrais pas fatiguer encore plus mon père qui porte déjà le sac de mes deux jeunes frères.

Lundi 30 janvier 1939

Nous approchons de plus en plus de la France, les paysages changent. A présent, nous grimpons dans la montagne. Il fait très froid. Hier, il a neigé toute la journée. Nous n'avons pas suffisamment de couvertures pour toute la famille, alors papa marche sans. Nous ne pouvons pas avancer à découvert de peur de nous faire surprendre par l'aviation. Maman n'est plus la même depuis le début du voyage, elle est désemparée et le soir elle se cache pour pleurer.

Plus le temps passe, plus je comprends que jamais je ne reverrai ma maison. Le déracinement, que je n'avais pas perçu le jour du départ car je pensais être de retour bientôt, commence à se faire sentir. J'ai tout quitté pour une vie dont je n'ai pas envie. Une vie de réfugiés, une vie d'étrangers... Quelle vie ? J'en veux beaucoup à mes parents de m'avoir menti.

Mardi 31 janvier 1939

La fatigue et la lassitude sont pesantes. Il est vrai que ce voyage est éprouvant, surtout pour de jeunes enfants. Ils n'ont que sept et cinq ans.

Ce matin, papa les a rasés car ils avaient trop de poux. Maman l'a supplié de ne pas faire de même avec moi. Elle a promis qu'elle me les enlèverait un par un s'il le faut.

Je commence seulement maintenant à comprendre pourquoi mes parents nous ont menti ; ils ne veulent pas nous faire de peine. Et ça marche très bien sur mes frères. Ils ne posent pas trop de questions et marchent sans se plaindre.

Moi, en revanche, plus nous avançons, plus je désespère. La nouvelle vie qui nous attend ne m'enthousiasme plus du tout. Je n'ai pas dit adieu à ma vie barcelonaise, à la place Royale et ses arcades ocres.

Mercredi 1er février 1939

Je me suis enfin décidée à parler avec papa. Il m'a confié que, selon toute vraisemblance et comme je le redoutais, nous ne retournerons pas vivre à Barcelone. Le voyage a coûté très cher et il a dû vendre à la hâte et à vil prix l'appartement ainsi que toutes les affaires qui y restaient pour nous permettre de partir. A présent, je culpabilise : eux aussi n'ont pas choisi de partir, ils ont pris cette décision pour nous protéger.

Ça se fera cette nuit ; nous allons passer la frontière. J'ai peur. Est-ce que la France nous acceptera ? Est-ce que je m'y sentirai chez moi ?

Vendredi 10 février 1939

Nous sommes passés par Prats-de-Mollo. Le pied de ma mère ayant triplé de volume, on nous a redirigés vers les paquebots hospitaliers amarrés près de Perpignan et qui viennent d'arriver.

Samedi 15 avril 1939

Nous avons été débarqués dans un département qu'on appelle l'Hérault. Là-bas, maman a été prise en charge à l'hôpital Saint-Charles de Montpellier et, en deux jours, tout était arrangé. Son pied avait dégonflé et elle pouvait désormais remarcher sans difficulté.

Puis, nous avons été internés au camp d'Agde. Nous sommes parvenus à en sortir dès mars grâce à l'intervention de Pedro, le cousin de papa. Il lui a trouvé une place de mineur à Decazeville, une petite ville plus au Nord.

Nous avons une toute petite maison aux abords de la ville. Je dors dans la même chambre que mes frères. Mon père travaille tous les jours à la mine comme un forcené et ma mère fait des ménages.

Dire qu'à Barcelone, nous avions une femme de ménage ; quelle ironie.

Moi, je suis obligée d'aller à l'école, tout comme mes frères. J'y apprends le français ; je commence à savoir dire quelques mots. L'autre jour, j'étais fière de moi car j'avais compris la question de la maîtresse qui me demandait le prénom de mes parents. Mais, lorsque j'ai répondu que ma mère s'appelait Mercedes, ce fut un immense éclat de rire dans la classe. Et depuis, pour tous, je suis la fille d'une voiture !

Nous apprenons aussi l'histoire de France, mais je n'aime pas ça parce que je ne suis pas française.

Et voilà, je refermais le journal de mon arrière grand-mère.

Il s'arrêtait à la date du 15 avril, mais il restait une trentaine de pages vierges. Il y avait seulement une photo glissée à la dernière page. Sur la photo, il y avait une jeune fille d'une quinzaine d'années devant une façade qui réunissait une dizaine d'appartements. Au dos

de la photo, il était écrit « Alba, plaça Sant Cugat, 11 julio 1938 ». Cette photo avait été prise six mois avant son départ d'Espagne.

Mon arrière-grand-mère avait fait partie de la Retirada ou l'exil républicain espagnol d'après-guerre.

Suzanne

Le 15 août 2003

Tout commença le 15 août 2003 : c'est là que ma nouvelle vie commença.

Depuis ma tendre enfance, je vécus au Maroc, mon pays, ma terre natale. Je vivais avec ma mère, mes trois sœurs et deux frères.

Je me suis toujours très bien entendue avec ma famille et ça a toujours été quelque chose de très important pour moi ; je n'aurais jamais pensé un jour les quitter, et pourtant ...

Un jour, on me demanda en mariage et j'acceptai ; j'étais très heureuse à l'idée de me marier. En revanche, mon futur mari ne vivait pas au Maroc, notre pays, mais en France ou du moins, il comptait y vivre.

Je n'étais pas contre vivre à l'étranger, tout au contraire, mais je ne sus comment recevoir cette nouvelle si inattendue.

D'un côté le Maroc, mon pays natal, pays où je suis née, pays où j'ai passé toute mon enfance et avec toute ma famille qui y vit ; puis d'un autre côté la France, pays dont j'ai toujours rêvé, synonyme d'espoir, de liberté, un endroit où je pourrais commencer ma nouvelle vie, bâtir un nouvel avenir.

Ainsi devais-je être heureuse ou triste face à cette nouvelle ?

Moi-même, je ne le savais pas.

Je me réjouissais de ce mariage, de cette nouvelle vie, mais j'étais mitigée face à l'inconnu auquel je devais faire face. Cependant, je savais que je pourrais avoir une autre vie, peut-être avoir la chance de travailler, voire d'avoir mon permis et de conduire... - choses qui me semblaient si compliquées à réaliser au Maroc.

En effet, le Maroc, pays où je suis née restera à toujours dans mon cœur ; néanmoins, il est indéniable que les conditions de vie y sont difficiles et qu'en France, je pourrais espérer un autre avenir, dans un pays réputé pour ses conditions de vie favorables. Ainsi, j'essayais de me rassurer comme je le pouvais.

Puis est venu le moment où nous avons conclu notre acte de mariage. Un an plus tard, le temps pour que les procédures aboutissent afin que j'aille en France, je me mariaï.

Mais tout commença le 15 août 2003 : c'est là que ma nouvelle vie commença.

Ce jour-là, je pris le bateau en direction de la France, pays dont je ne connaissais ni la langue, ni la culture.

Un nouveau pays, une nouvelle vie, un nouveau départ, mais comment ?

J'étais heureuse, mais j'avais à la fois peur de ce à quoi j'allais faire face, ce pays si inconnu pour moi.

La séparation avec la terre natale fut très difficile : le Maroc pays où je suis née, pays où j'ai vécu toute mon enfance et mon adolescence, pays où j'envisageais de vivre. Le pays que j'aime tant par sa culture, par sa beauté, par son peuple, comment allais-je le quitter du jour au lendemain, comment ?

Mais ce qui fut le plus difficile, c'était la séparation avec ma famille.

La famille une chose si importante à mes yeux, j'ai toujours vécu au centre de ma famille et tout fait pour eux, comment allais-je quitter toute ma famille vivant au Maroc : mes parents, mes frères et sœurs, mes oncles, tantes, cousins ?...

Tout cela fut très difficile, mais il fallait le faire et je l'ai fait en pensant à cette nouvelle vie qui m'attendait en France.

Arrivée en France, je fus très heureuse. Ce pays était magnifique, exactement comme je l'imaginai.

Mais la réalité n'a pas tardé à me frapper.

D'une part, la langue, un grand obstacle pour moi : comment vivre dans un pays dont on ne connaît même pas la langue ? J'ai donc dû apprendre la langue de ce pays qui m'était jusqu'à maintenant inconnue. Par conséquent, j'ai suivi des cours pour apprendre le français, qui n'étaient pas forcément toujours facile et auxquels je n'étais pas toujours assidue.

D'autre part, pendant la première année de mon arrivée en France, je ressentis une énorme solitude. Moi qui étais habituée à être toujours entourée par ma nombreuse famille, maintenant, je me retrouvais seule dans un pays inconnu dont je ne connaissais pas la langue et qui m'était très hostile. Je n'avais absolument aucun membre de ma famille ici, ni ami, juste mon mari, mais ce n'était malheureusement pas suffisant puisque j'avais toujours été énormément entourée.

Cette première année d'intégration en France fut donc très compliquée mais j'essayai tant bien que mal de m'intégrer, de me faire de nouveaux amis, de découvrir ce pays en sortant et en marchant des heures dans une ville qui m'était inconnue.

Mais heureusement, cette solitude se dissipa un an plus tard lorsque j'accouchai de ma première fille : le 17 novembre 2004.

Ce fut une nouvelle vie qui commença à partir de ce moment-là. Je ne me sentais plus aussi seule qu'avant, j'avais à mon tour fondé ma propre famille.

J'ai par la suite trouvé un travail trois ans après mon arrivée en France et avais une voiture, je me sentais libre, indépendante.

Je me suis donc habitué comme je le pouvais à cette nouvelle vie, à cette langue que je ne connaissais pas, à la France, à son peuple, sa culture...

Une étape importante de ma vie en France fut lorsqu'on m'accorda la nationalité française en 2012. C'est à ce moment-là que je me suis réellement sentie comme étant une citoyenne française.

Cette nouvelle vie n'a pas toujours été facile, mais quand je regarde derrière moi, je suis heureuse, fière des choix que j'ai pu faire. Je n'ai en aucun cas de regrets ou quelque remords, tout au contraire.

Néanmoins, j'ai toujours été nostalgique de mon pays, de sa culture, de ses chansons qui ont bercé mon enfance, nostalgique de ma famille réunie tout entière dans un même endroit et moi loin d'eux, mais j'ai tout de même essayé de garder le contact avec ma famille que ce soit par téléphone, mais également en leur rendant visite quand je le pouvais.

Quant à cette vie, elle m'a apporté de nombreuses choses dont je suis très fière aujourd'hui : premièrement ma vie familiale, j'ai actuellement trois enfants et en suis très fière, cette nouvelle vie en France m'a de même apporté l'opportunité de travailler, de conduire, de voyager ...

Cela fait maintenant dix-sept ans que je vis en France et je ne vois pas ma vie autrement ou autre part.

Ikram

Cela fait une semaine

Cela fait une semaine que nous avons atterri sur la magnifique île nommée Martinique et nous nous rendons à sainte Luce, la ville où vit mon grand-oncle pour une réunion de famille appelée cousinade. Arrivés dans sa maison, nous constatons que la plupart des invités sont déjà là avec un verre de rhum à la main et viennent nous faire la bise pour nous souhaiter la bienvenue. "Félix !" s'exclame mon grand-oncle en prenant mon grand-père fraîchement arrivé dans ses bras puis, quelques minutes plus tard, nous nous asseyons autour de la table étendue au milieu du jardin. Il y a une bonne vingtaine de cousins, tantes, oncles qui parlent dans tous les sens créant un brouhaha incompréhensible d'autant plus qu'ils ont tous un fort accent antillais. Le plat principal qui s'appelle gratin à la cristophine, avec du riz et des grillades arrive sur la table. Puis finalement, tout le monde se tait pour écouter mon grand-père qui décide de nous raconter son départ de Martinique pour la France métropolitaine.

Il raconte : « J'ai quitté la Martinique alors que j'avais vingt ans. La raison était toute simple, c'est à cause des études et du travail, ici les jeunes n'ont pas d'avenir sauf si on veut travailler dans le tourisme. J'ai donc décidé de faire mes études en métropole et donc de quitter cette île. Je ne regrette absolument pas d'être parti mais je me souviens qu'à ce moment j'étais un peu triste de partir et de laisser derrière moi la famille et de me séparer de ma terre natale. Mais pour moi c'était obligatoire. De toute façon la majorité des gens autour de la table on fait le même choix. Donc je suis parti direction le sud de la France. »

Il a réussi à captiver l'attention de toute ma famille mais surtout celle de mes cousins germains et le mien. Mais le dessert vient d'arriver et mon grand-père décide de faire une pause pour honorer le sorbet coco que mon grand-oncle a pris soin de préparer car mon grand-père adore en manger, il m'a même appris à en faire aussi. Après le repas, toute ma famille s'est répartie à chaque coin du jardin avec un rhum vieux pour la digestion et parle en petit comité. Mon grand-père est toujours assis à table et mes cousins et moi, nous lui demandons la suite de son histoire.

Il continue : « Où en étais-je, désolé, le rhum n'a pas un bon effet. Ha oui, donc je me suis rendu dans le Vaucluse pour faire mes études et c'est à ce moment que la Martinique m'a le plus manqué. La métropole n'a rien à voir avec ici. Là-bas tout est différent, il fait tout le temps froid, les palmiers et les arbres du voyageur sont remplacés par des chênes et des pins, le rhum n'a pas le même goût, là-bas on ne mange presque rien comparé à ici et puis ça n'est pas du tout la même ambiance. Ici je connais beaucoup de monde et quand je me balade je m'arrête toujours pour parler avec quelqu'un alors que là-bas je ne connaissais personne. Mais ce qui me rassurait c'est que je savais que j'allais rentrer en Martinique pour chaque vacance. Et puis quelque temps après j'ai rencontré votre grand-mère qui était postière à cette époque. Et là je suis tombé amoureux, on a emménagé ensemble à Rochegude et eu deux enfants. Ces années-là, on venait ici pendant les deux mois de vacances tous les deux ans. Mais quand on a divorcé je suis resté quelques années pour vos parents puis je suis retourné en Martinique. »

18h passées, la nuit commence à tomber et les moustiques à sortir. Il est l'heure de rentrer. On dit au revoir à tout le monde et mon grand-oncle nous donne les restes du gratin et du riz qui reste. On organise d'autres rencontres pour les revoir, car la plupart habitent en métropole et doivent bientôt reprendre l'avion. En reprenant la voiture direction la maison de mon grand-père à saint-Anne, on reparle avec mes cousins de la journée et des découvertes qu'on a faites sur mon grand-père. En effet, on n'est pas très proche de lui comme on le voit rarement, donc on ignorait les émotions qu'il a eues en quittant son île. Finalement, mon grand-père ne regrette pas d'avoir quitté la Martinique car il a eu mon père et ma tante. Cependant, il vit mieux depuis qu'il est rentré et qu'il a rencontré une autre femme et eu une autre fille. Il restera sur cette île jusqu'à la fin et ne compte pas la quitter.

Elisa

Je ne cesserai jamais d'entendre ces mêmes bruits assourdissants...

Je ne cesserai jamais d'entendre ces mêmes bruits assourdissants de la sirène et des bombardements dans les quartiers de la capitale de Syrie, mon pays natal...

C'était il y a maintenant vingt ans, j'avais quatorze ans et mon frère en avait neuf. Par un beau matin de printemps, mon père s'empressa de nous réveiller tandis que ma mère préparait deux petits sacs : nourritures, vêtements, argents et la boussole précieuse de mon grand-père, tout était prévu, mon père nous a expliqué qu'il fallait partir sans plus attendre. Pourquoi partir ? Nous nous étions adaptés malgré nous à cette guerre visiblement sans fin.

Sacs sur le dos, nous avons pris la route avec notre vieux fourgon, ma mère en pleurs nous saluait de loin. Je ne comprenais pas pour quelle raison nous devons partir sans elle ; un homme habillé d'un vêtement souillé d'huile de moteur avec une odeur très forte d'essence nous attendait dans un coin de rue. Nous avons quitté le fourgon pour finalement continuer le parcours avec lui et sans notre père. Mon frère tremblant de peur, se mit à pleurer toutes les larmes de son corps et moi sans voix je suivais sans rien dire en prenant mon frère par la main. Il nous a conduits vers une camionnette toute rouillée et criblée de balles, je ressentais les ressorts des sièges tout abîmés, six autres enfants étaient déjà installés à l'arrière du véhicule, nous étions tous recroquevillés sur nous mêmes. Le trajet en voiture a duré deux longues et pénibles semaines jusqu'à notre destination, la Turquie pour ensuite embarquer dans un bateau vers Athènes. Durant les premières heures du trajet, un garçon de mon âge assis près de moi m'interpella en me demandant si j'avais quelque chose à manger ; en ouvrant mon sac pour lui remettre un biscuit d'un paquet déjà entamé par mon frère, je m'aperçus qu'un papier avec mon nom inscrit dessus avait glissé. Je reconnus aussitôt l'écriture de mon père, en la lisant, des larmes coulaient sur mon visage poussiéreux, je compris enfin le choix de mes parents : « Mon fils prends soin de toi et de ton frère, vous vous dirigez vers la Turquie pour prendre le bateau afin de rejoindre Athènes. Une fois arrivés, vous devrez monter dans « la Brute » pour router en direction de la France votre destination finale, je sais que je peux compter sur toi, nous n'avons pas pu venir avec vous car maman est très malade et elle n'aurait pas pu supporter le voyage. Je suis persuadé que l'on se reverra un jour... »

Nous sommes arrivés à un port d'un petit village en Turquie, le passeur nous a expliqué que nous embarquerions dans un bateau d'ici quelques minutes en direction d'Athènes, puis il s'en alla. Or, cela faisait deux jours que nous attendions, seuls, sans la moindre petite pièce et mort de peur ; les six autres enfants, mon frère et moi avions trouvé une vieille roulotte à côté du point de rendez-vous afin de rester à l'abri. Heureusement pour nous, il me restait des biscuits et deux misérables morceaux de pain que nous avons partagés avec les autres enfants. Au troisième jour, les autres enfants, impatients, ont choisi de quitter cet endroit. Pour moi il fallait que je reste avec mon frère pour arriver à la destination souhaitée.

Un pêcheur venant récupérer son bateau, nous a aperçus et nous questionna aussitôt. Après lui avoir raconté notre histoire, il nous proposa de nous emmener vers un autre passeur.

Le passeur, un homme barbu habillé d'une veste jaune toute mouillée, d'un pantalon troué et avec une sorte de casquette nous a réclamé de l'argent ou un objet de valeur. Je décidai donc de lui donner la boussole de mon grand-père, un objet très précieux pour moi que j'avais reçu à mon anniversaire, j'étais obligé, sans cela nous n'aurions jamais pu embarquer dans ce bateau. Après deux heures de marche éprouvante, nous avons embarqué sur une sorte de « barcasse » en bois et en métal rouillé mal terminée, de quelques 25 mètres de longueur. Le moteur cala, il n'y avait ni capitaine ni radio pour lancer de SOS avec une centaine de personnes à bord et de nombreux enfants en bas âge qui, pour la plupart, n'ont pas résisté aux trois long jours de voyage. Nous étions angoissés, pris par la peur et en manque de ressources ; le bateau avait tendance à tanguer fortement de droite à gauche et de haut en bas, plus le bateau tanguait plus l'eau s'engouffrait, il était dans un état lamentable.

Une fois arrivés, à la sortie du soit disant port, nous avons marché pendant des heures le long d'un chemin de fer pour rejoindre une petite gare perdue d'Athènes, notre idée était de monter dans un train en direction de la France comme nous l'avait indiqué notre père. La marche était lente, les pieds raclant le sol, les sacs à dos devenaient de plus en plus lourds et nous étions toujours autant dans l'angoisse. Après une longue journée de marche, nous avons enfin trouvé cette fameuse gare. Le jour n'est pas encore levé quand le train de marchandises surgit. Réveillés par le bruit assourdissant des roues sur les rails de chemin de fer, nous avons empoigné rapidement nos affaires et couru vers ce train qu'on surnommait « la Brute ». Il était long, très long, des graffitis recouvraient tous les wagons qui étaient éclairés par des petits lampadaires, on se croyait dans une tombe. Ce matin-là, nous étions au moins une centaine à prendre le train, agrippés à ses parois, installés sur son toit ou entre deux wagons, nous sommes entrés sans savoir quand on allait arriver à destination. Parmi nous, il y avait une majorité de jeunes hommes, des adolescents, mais également des familles et des enfants. C'est sans avertissement que le train démarre, quelques retardataires s'empresent de sauter sur "la Brute" en s'agrippant aux petites échelles rouillées fixées sur ses côtés. Au bout de quelques heures, la peur, l'excitation et l'adrénaline du départ font cependant place à la fatigue, nous étions nombreux à essayer de dormir malgré les fortes secousses et le bruit assourdissant des wagons qui se cognent les uns aux autres. Les seules ressources mises à disposition s'épuisaient à une vitesse folle. Ce long périple dura finalement une épuisante semaine...

Le train s'arrêta brusquement, c'est la libération, je bondis aussitôt en dehors de "la Brute" en tenant mon frère par la main puis je commençai à me diriger vers la grande structure métallique qu'on voyait au loin, les français la nomment « La Tour Eiffel ».

Nous avons erré des heures pour trouver un refuge, finalement mon frère et moi avons emprunté une ruelle pour se réfugier, on y est restés trois jours et nous dormions sur des

cartons trouvés en bas d'un immeuble. Un petit restaurant se trouvait tout proche, on pouvait récupérer les restes de nourriture à l'arrière de la cuisine où se situaient les poubelles.

Afin de gagner de l'argent, j'étais obligé de mendier, en nous voyant de la sorte, une femme d'un certain âge, très bien vêtue et parlant notre langue nous a recueillis chez elle dans une grande demeure, elle vivait seule, sans enfant sans mari sans aucune famille, elle nous a rassurés et donné beaucoup d'amour, sans elle nous serions rien actuellement. Cette belle femme était médecin et s'appelait Madame Géraldine, elle a essayé de chercher pendant des mois nos parents sans jamais réussir à obtenir quelque information. Avec ses connaissances des administrations elle a pu obtenir les documents nécessaires pour nous adopter et finalement elle nous a procuré la nationalité française, cette étape a duré deux ans, nous étions soulagés mais regrettions toujours d'être partis sans nos parents.

On comprenait tout ce qu'elle nous disait mais nous ne savions pas parler la langue, Madame Géraldine a décidé de nous apprendre le français. Pour elle, on était comme ses propres enfants et pour moi elle était comme ma deuxième mère.

Quelques mois plus tard elle a payé des professeurs pour nous donner des cours à domicile le temps d'avoir nos documents d'identité. Le temps passait et deux ans plus tard quand nous avons reçu nos fameux documents, Madame Géraldine nous a inscrits dans un établissement privé, notre scolarité s'est très bien passée, mon frère et moi étions plutôt bons élèves, nos camarades et nos professeurs étaient vraiment touchés par notre histoire et nous appréciaient. Chaque soir je priais avec mon frère, dessinais le visage de mes parents et pensais aux bons moments que j'ai pu passer en Syrie, c'était une sorte de rituel et c'était nécessaire pour mon bien être. Il faut dire que Géraldine avait un certain âge, quand elle nous a trouvés elle avait une soixantaine d'années, le temps continuait à passer et elle vieillissait de plus en plus. Vingt ans après notre adoption Madame Géraldine décéda d'un cancer de la peau en nous laissant tous ses biens

Cette brave et belle dame n'a jamais cessé ses recherches pour trouver nos parents, elle n'a jamais eu la moindre piste pour les repérer, il n'y a plus aucun espoir mes parents sont sûrement morts... Grâce à la générosité de Géraldine, j'ai choisi la profession de médecin sans frontière et d'aider les personnes qui sont en situation difficile dans les pays en guerre ou en extrême pauvreté.

Mon frère, commerçant, quant à lui, persuadé que nos parents disparus sont bel et bien vivants, choisit de retourner au pays quelques mois avant la mort de Géraldine pour continuer à les rechercher, je n'ai aucune nouvelle depuis... Ma nouvelle vie en France m'a permis de m'épanouir, fonder une famille, exercer un métier que j'aime et vivre sans avoir la peur constante de mourir. Je ne remercierai jamais assez mes parents pour leur choix et Madame Géraldine pour nous avoir aimés et éduqués pendant vingt belles années.

Neil

Ça y est, nous y sommes...

Ça y est, nous y sommes, la nuit va bientôt tomber. Papa a préparé mon sac et des habits noirs. Quand j'ouvre le sac qui est presque aussi grand que moi, je me rends compte qu'à l'intérieur il n'y a que le minimum vital, deux bouteilles d'eau, quelques boîtes de conserve, du pain et il y a aussi des vêtements chauds. Ce qui me surprend le plus c'est nos photos qui datent de quelques années avant la guerre et un petit mot de ma mère qui dit : surtout garde-les précieusement parce qu'on ne pourra jamais revoir ces paysages ni notre maison. Bref, tout ce qui rentre dans ce sac et qui n'est pas trop lourd. Mes parents me disent de regarder une dernière fois notre maison, notre jardin et notre quartier.

Avant cette guerre notre quartier était animé, on pouvait entendre des rires jusqu'à minuit et j'ai le souvenir que ça m'énervait mais aujourd'hui je donnerais cher pour revoir et réentendre mes parents rire et sourire. Mes voisins chantaient et les enfants jouaient dans la rue. Cette époque de mon enfance était vraiment belle. Aujourd'hui mes voisins ont été « déplacés » parce qu'ils étaient contre le nouveau régime. Par crainte et par peur de mourir, le pays entier est devenu morose : plus un sourire sur le visage des enfants ni un rire dans les rues, c'est à peine si les oiseaux chantent. Mon père est kurde et chrétien et ma mère est chrétienne. Le nouveau dictateur de Syrie Bachar el Hassad élimine les minorités et pour notre survie nous n'avons d'autre choix que de partir. Notre pays où il faisait autrefois bon vivre est aujourd'hui devenu un enfer à cause de ce nouveau régime.

Mes parents et moi prenons la voiture, je jette un rapide coup d'œil derrière moi et je dis adieu à la vie paisible que j'ai menée jusque-là. Mon père a réuni assez d'essence pour aller à la frontière. Mais nous habitons, enfin nous habitions, assez loin d'elle. Mon père m'a dit qu'on en aurait pour une journée et demie. D'après mes parents, à cette heure, nous ne craignons pas d'être contrôlés, mais malgré tout je n'arrive pas à fermer l'œil et lorsque l'on croise une autre voiture, je prie le ciel pour qu'il ne se passe rien. Le matin vers huit heures, une voiture pas comme les autres se met devant nous et nous bloque le chemin. Un homme sort de cette voiture et s'approche de la nôtre. Mon père baisse la fenêtre et commence à discuter. J'ai peur. Au bout de quinze minutes de stress intense, la boule au ventre, je rouvre les yeux et mon père est dehors avec l'homme. L'homme ne s'arrête pas de crier et de menacer mon père. Mon père négocie pendant quinze minutes. Mon souffle est saccadé, j'ai peur, ma mère a le regard vide : elle semble si triste et en colère à la fois. Le coffre de la voiture s'ouvre et mon père lui donne tout l'argent qu'il nous reste. Il rentre dans la voiture sans dire un mot. Je vois mon père tourner la clé pour démarrer la voiture. Dans le rétroviseur, ses yeux ont l'air vide, il a le teint pâle et une marque au niveau de l'œil.

Ma mère, la première, brise ce silence de mort, demande à mon père comment il va : il répond que tout va bien. Mais il faut qu'on se dépêche d'aller au premier point de rendez-vous parce qu'on a perdu trop de temps. Il ne nous reste que l'argent que j'ai caché. Je n'ai plus d'eau ni de nourriture dans mon sac mais on arrive bientôt donc ce n'est pas grave. On est arrivés dit mon père. Ma première sensation est terrible : la ville est effrayante, les maisons sont détruites, il n'y a personne dans les rues sauf les gardes et quelques voitures. Au travers d'une fenêtre brisée, je vois un enfant qui me regarde. Un malaise immense commence à se propager dans la voiture. Le paysage ressemble à un film de guerre, le village est comme vidé de toutes âmes. Au point de rendez-vous un homme nous attend. Il est à côté d'une grosse voiture, ou plutôt d'une camionnette. Mes parents et moi prenons nos sacs presque vides et allons le rejoindre. Mon père discute avec lui et lui donne tout l'argent qui restait et la voiture pour payer le voyage, une bouteille d'eau et une portion de nourriture trop petite pour nous nourrir tous les trois. À l'arrière de la camionnette, nous ne sommes pas seuls. Je crois qu'on est une vingtaine, tous se serrent et se collent aux gens qu'ils connaissent. Dans cette camionnette, la détresse et la peur d'être attrapés, toutes ces émotions se lisent dans nos yeux. On reste entassés là jusqu'au soir car selon le passeur, c'est beaucoup moins risqué. Notre bouteille d'eau est presque vide, mes parents m'ont laissé la nourriture que l'homme nous a donnée et bien sûr impossible pour aucun de nous de fermer l'œil.

Nous sommes à environ un kilomètre de la frontière avec la Turquie. Notre passeur s'arrête ici et nous laisse descendre, il nous donne le chemin à suivre pour arriver en Turquie et dit que de l'autre côté son frère nous attend avec de l'eau, de la nourriture et une autre camionnette. Maintenant que nous sommes de nouveaux livrés à nous-mêmes mon père prend les commandes et nous dit quoi faire. Pour éviter tout soupçon et de faire trop de bruit, on va devoir faire le dernier kilomètre à pied. Je crois qu'il est une ou deux heures du matin et la frontière est surveillée par de nombreux gardes. Nos vêtements noirs nous dissimulent dans la nuit. Le froid commence à se faufiler à travers mes vêtements et comme si tout cela ne suffisait pas, la pluie commence à tomber. A travers les buissons, nous entendons les chiens des patrouilles de douaniers. Plus d'une fois, nous nous arrêtons transis de froid par crainte d'être entendus ou vus dans les faisceaux lumineux de leurs lampes torches. Si les Turcs nous arrêtent, ils nous renverront à notre triste sort. En Syrie, les Kurdes chrétiens qui fuient sont condamnés à mort. J'ai peur, j'ai froid, je suis fatigué...je n'en peux plus mais il faut continuer. Il me semble que nous marchons depuis des heures... Enfin, nous apercevons les lumières clignotantes de notre nouveau passeur. Pourvu qu'il n'exige rien de plus, nous n'avons plus rien...

Les passeurs nous font monter à l'arrière d'un camion. Il démarre. Le bercement de la route et la fatigue accumulée me terrassent et je m'endors. Je perds la notion du temps. Stop ! Vite, il faut sortir du camion...On distribue quelques gilets de sauvetage, il n'y en a pas pour tout le monde. Il faut donner encore un peu d'argent pour en avoir un. Nous n'en avons plus... Quelques hommes se battent, des coups de fusil les calment instantanément.

Je monte sur une frêle embarcation avec mes parents et plusieurs autres familles. Les passeurs nous donnent des consignes pour atteindre une île grecque dont je ne me souviens plus du nom. Au bout de quelques heures, nous sommes en pleine mer. Mais cette mer que je croyais si calme, s'agite... Au loin, nous apercevons un autre radeau en proie à des vagues qui n'ont aucune pitié pour lui. Des passagers tombent à l'eau sans pouvoir remonter à bord. Que va-t-il leur arriver ? blotti entre ma mère et mon père, je préfère ne pas y penser...

Nous avons de la chance, nous sommes secourus d'une mort presque certaine par un navire d'aide aux migrants, l'Aquarius. A bord, les sauveteurs nous donnent de quoi manger, boire et des vêtements secs. J'ai de la fièvre, la réalité me semble floue. Après plusieurs jours, nous débarquons enfin en Italie à Salerne. La Sicile n'a pas voulu de nous.

Nous restons quelques jours dans un camp de réfugiés. La chance nous sourit encore car mon père parle français et son frère habite Paris. Nous parvenons ainsi à le rejoindre grâce à l'intervention d'une autre organisation humanitaire.

Je vis aujourd'hui dans un petit village du centre de la France qui a bien voulu nous accueillir nous, les réfugiés politiques. Mon père travaille dans une petite épicerie. Je vais à l'école où j'essaie d'apprendre cette langue dont les sonorités me semblent barbares mais riment avec liberté. La chaleur de mon pays me manque, il fait froid et gris ici. Les couleurs me paraissent bien pâles. Les gens parlent doucement et les regards parfois se détournent de nous. Les enfants avec qui je joue croient que j'ai tout inventé. Si seulement... Je rêve de retrouver mon village et mes amis d'enfance. Je sais que ça ne sera jamais possible. Certains sont morts, d'autres disparus ou partis ailleurs, en Allemagne, en Angleterre...

Aujourd'hui encore, je dors mal. Mes nuits sont peuplées de tsunamis qui dévorent notre embarcation, de chiens, de douaniers, de cris, de tirs...J'espère qu'un jour je retrouverai des nuits plus sereines. Peut être irais-je un jour tenter ma chance en Angleterre ?

Baptiste

D'origine marocaine...

D'origine marocaine mais plus précisément berbère du Moyen-Atlas, je m'appelle Weedeid, Wyded ou même encore Widad. Une orthographe qui n'a pas de réelle importance dans la langue de mes ancêtres. Une langue pour qui ses sons ne peuvent être parfaitement retranscrits dans une autre. En y repensant, je suis un peu comme mon prénom. Non pas le résultat brut de mes origines pouvant être imagé comme la version arabe de mon prénom « وداد », mais plutôt une influence de tout cela croisée à ma terre natale, la France, donnant alors à ma personne, mon prénom « Weedeid » orthographié ainsi. N'étant pas plus française que marocaine ou marocaine que française, ces deux identités qui sont les miennes cohabitent non pas de façon hiérarchique mais se complètent. Ainsi, l'histoire que je vais vous conter s'est passée il y a bientôt cinquante années pour mes grands-parents, en 1971. Une histoire qui est pour moi comme une pierre lancée à la mer il y a cinquante années mais dont je ressens aujourd'hui encore les perpétuelles vibrations.

Cette histoire commence donc en 1971 lorsque ferment les mines où mon grand-père, Aziz, travaille. Âgé de 38 ans, il est veuf et père d'une fille, Fatima. Le chômage venant soudainement toquer à leur porte, il n'est pour eux pas vraiment le bienvenu. Cependant un jour, un vieil ami vient lui parler du réel besoin de main d'œuvre en France et lui propose un emploi. Sans aucune hésitation, il saute sur l'occasion. Il laisse alors sa fille chez sa mère, mon arrière grand-mère. En tant qu'illettré n'ayant jamais pu aller à l'école ou quitter sa terre natale, devoir tout laisser derrière lui n'est pas tâche facile. Mais ceci est une chose qu'il n'a jamais vraiment exprimée par sa pudeur. Partir pour nourrir sa famille restée, telle est ce qui le motive. Parti en bateau, la première ville où il pose ses bagages est Chambéry, dans un foyer pour immigrés. C'est ainsi qu'une vie de nomade s'offre à lui. Durant dix années, il alterne de multiples foyers avec d'autres travailleurs maghrébins aux quatre coins de la France, là où la main d'œuvre est nécessaire. En tant que grand sociable, il n'hésite pas à parler à autrui et devient rapidement l'ami de tous. Indirectement, ces gens-là sont l'une des rares choses qui lui rappelle son pays et ainsi, le comprennent. Pouvoir leur parler en arabe ou même en berbère est véritablement rassurant pour lui. Le travail étant conséquent, il n'a pas son mot à dire. Il se dit qu'il est venu pour cela et ne peut se permettre de se plaindre d'une chose souhaitée. Une façon de penser qui l'a d'ailleurs suivi toute sa vie notamment en inculquant les valeurs du travail et de la gratitude à ses futurs enfants. Enfants qui seront ma mère, mes oncles et tantes. Outre les envois de mandat mensuels, il faisait quand il le pouvait, des allers-retours pour rendre visite à sa famille. Cependant, par les mariages arrangés ancrés dans les traditions, lui et ma grand-mère se retrouvent dans ce cas en 1973. Âgée de 21 ans, elle prend le relais dans l'éducation de Fatima ainsi que de sa nouvelle belle-mère gravement malade dans la maison de ses parents. En France il n'est pas anormal de placer des parents en totale perte d'autonomie en maison de retraite, hors au Maroc et surtout à cette époque, où ce concept n'existe pas. En effet, il n'était pas rare de voir trois générations sous le même toit et donc,

de s'occuper des aînés en fin de vie. C'est ainsi que mon arrière-grand-mère décède juste avant la naissance en 1976 de Rédouane, mon oncle le plus âgé. N'avoir pu être à ses côtés et lui dire au revoir est pour mon grand-père très dur. Malgré ce choc, il continue de travailler sans relâche. Je ne sais pas vraiment lorsqu'il en a décidé ainsi, mais il comptait bel et bien rester en France. Il nous racontait toujours qu'il n'avait jamais pu étudier et était contraint d'occuper un dur travail manuel mais ne voulait en aucun cas cela pour nous. La naissance de mon oncle en a-t-elle été le déclencheur ? Ceci n'est que supposition mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il voyait la France comme un tremplin pour ses enfants. Des enfants qu'il voulait voir réussir, occuper des métiers à qualification mais le plus important, vivre une vie confortable et libre. Les années passèrent et en 1981 lui sont proposés un studio et un emploi fixe dans les mines dans la commune d'Embrun, dans les Hautes-Alpes. Un studio n'est bien évidemment pas l'idéal pour une famille de trois. Or, cela est vu comme un premier signe de stabilité en dix années. Cette même année, le regroupement familial est accepté. Ma grand-mère âgée de 29 ans ainsi que Rédouane âgé de 5 ans rejoignent pour la première fois mon grand-père en France. Fatima, elle, ne vient pas. Ayant atteint plus de la vingtaine avec une vie déjà plus ou moins stable, elle ne désire pas partir. Ne parlant pour le coup pas un mot de français, ma grand-mère prend des cours dans une classe spécialement faite pour des immigrés souhaitant apprendre la langue. Un apprentissage qui est d'ailleurs très rapide grâce aux nombreux feuilletons télévisés qu'elle dévore ! Même si elle ne le montre pas, quitter ses parents d'un coup la plonge dans une réelle solitude. Cependant, la présence d'autres familles maghrébines l'aide énormément. Comme pour mon grand-père avec ses amis de la mine, ses familles se soutiennent toutes entre elles. Le départ n'est facile pour personne, et ça tous le savent, le vivent. Or la plupart savent aussi que leurs efforts paieront un jour par la réussite de leurs enfants qui n'aurait été possible au pays. En 1982, mon deuxième oncle voit le jour, suivi l'année d'après, en 1983, de ma mère et son jumeau. Avec désormais quatre enfants en bas-âge dans un petit studio, la vie n'est pas des plus commodes. C'est très tard, en 1987, qu'ils déménagent enfin dans un appartement beaucoup plus spacieux. Pour ces nouveaux nés, leurs premières années de vie rimeront avec l'école. Là-bas et malgré le racisme, les enfants d'immigrés sont très soudés et jouent ensemble. Pour des enfants ayant vécu toute leur vie en France, l'intégration n'est hélas pas un paramètre qu'ils contrôlent toujours. Ils ont beau fréquenter la même classe ou avoir un niveau identique aux autres enfants, un mur de verre les sépare. Ne pas vivre-subir-certaines expériences, avoir un mode de vie différent... Un phénomène compris très jeune qui renforce considérablement les liens entre enfants d'immigrés. Se comprendre, ne pas avoir à expliquer sa différence... un désir satisfait entre eux. Je ne pense pas qu'il y a là un désir de s'isoler et inconsciemment de communautarisme. Que ce paramètre soit pour eux leur histoire, cela marche aussi du point de vue du caractère ou des passions. Même en étant intégrés de tous, nous avons besoin des groupes de pairs afin d'être compris. Pour cette génération, le principal enjeu est l'apprentissage du jonglage entre le foyer, le Maroc et l'école, la France avec pour frontière le pallier de la porte. Pour moi, en tant que troisième génération, cet enjeu est un peu différent de celui de ma mère. Avec pour modèle idéal l'intégration, l'éducation de mon frère et moi-même a été principalement bâtie sur cela. Cependant, ce passage au second plan de la transmission culturelle a créé pour ma part une zone d'ombre frustrante.

Ne connaître seulement les grandes lignes de l'histoire de mes ancêtres ou ne pas parler l'arabe et/ou le berbère est comme un mur se dressant avec le passé. Un mur qui me limite dans toute démarche d'introspection se transformant ainsi en crise identitaire. Pour en revenir à mon grand-père, lui n'a jamais appris le français. Je pense qu'il estimait sa vie déjà bien tracée et que ces enjeux d'adaptation étaient ceux concernant ses enfants. Il ne s'est jamais senti français et a, quand elle lui a été proposée, refusé la naturalisation. Ouvrir une voie d'opportunités était tout ce qu'il l'intéressait. Ne pas se sentir français n'était pas quelque chose résultant d'un sentiment négatif, bien au contraire. Il ne voyait cela que comme quelque chose d'administratif. A quoi bon accumuler les identités lorsqu'on a grandi et vécu comme un berbère ? Les avantages et la reconnaissance que représentait une nationalité française étaient de l'ordre du second plan. Une façon de penser peut-être justifiée par son âge ? Aujourd'hui encore je ne saurais l'expliquer tant sa personne était complexe avec énormément de convictions et fierté. Mais il y a une chose dont je suis convaincue, son travail d'une vie a bien payé et de cela, il était fier. Fier d'avoir vu ses enfants lettrés, stables et heureux.

Weedeid

C'est dimanche

C'est dimanche. Je suis seul assis à ma terrasse et je contemple la nature. Des délicieuses pâtisseries accompagnent mon café. Je les regarde et je goûte une de ses pasteis de Nata et comme à chaque fois tout se bouscule dans ma tête. Eh oui je ne suis pas né en France et la saveur de ce gâteau me transporte à presque 2000 km de là... Au Portugal, à Povoia de Rio, mon village natal.

Je suis un petit garçon de huit ans et je suis très heureux. Je vais à l'école de mon village, j'ai beaucoup d'amis et la vie est douce et simple pour moi, même si nous ne possédons rien. Ma famille est nombreuse, elle vit au village, l'entraide est constante mais le travail manque. Pour mes parents, la vie est beaucoup plus dure, ils ne trouvent pas de travail ou pas longtemps, et quand ils en trouvent c'est le travail aux champs qui est très pénible et qui ne permet pas de nourrir une famille. La dictature de Salazar continue d'aggraver la condition populaire et les hommes sont souvent sacrifiés pour ses combats nationalistes.

Mais un jour, mes parents m'annoncèrent avec mon frère, que nous allions quitter le Portugal pour rejoindre la France. Il n'y avait plus d'espoir ici pour une vie meilleure. La seule possibilité au village c'était la pauvreté, ils étaient fatigués de se battre pour avoir un travail faiblement rémunéré. Ils s'étaient bien renseignés et avaient réussi à obtenir un contrat de travail en France dans une grande entreprise de restauration collective. Mon père sera à la plonge et ma mère aide cuisinière. Ce contrat de travail incluait également un logement dans lequel nous pourrions vivre. Tout était déjà prévu, nous partirions donc dans une semaine en train pour rejoindre la frontière française. Forcément, je craignais ce voyage, j'avais peur qu'il nous arrive quelque chose mais ce qui m'angoissait le plus c'était de quitter tous mes proches, mes cousins, mes grands-parents, mes oncles et tantes et tous mes amis. J'avais cette peur de l'inconnu, qu'allait-il nous arriver dans ce pays étranger sans amis sans famille...

Finalement, le voyage s'est bien passé. Notre appartement en France est assez simple et petit. En revanche, je suis angoissé, je ne comprends pas un mot de toutes les personnes que j'ai pu croiser. Et demain, ce sera mon premier jour d'école. La France est pour moi un pays inconnu, je ne parle pas un mot français et je n'ai pas d'amis. Je vais tout faire pour m'adapter au plus vite, faire plaisir à mes parents, car je vois bien que pour eux c'est aussi un sacrifice et qu'ils mettent beaucoup d'espoir dans notre éducation avec mon frère. Je vais y arriver, je vais faire des efforts pour eux.

Mon premier jour d'école se passe bien même si je ne comprends rien, mes camarades et mon enseignant m'ont bien accueilli.

Je travaille mes leçons plus que les autres, et mon instituteur me soutient énormément. J'ai envie de communiquer avec mes camarades, de pouvoir jouer avec eux et les comprendre.

Alors, après une première année d'école en France, j'ai fait énormément de progrès et mes résultats sont encourageants. Certes, je travaille plus que les autres pour combler mon retard, mais je commence à me débrouiller avec la langue et je me suis fait quelques amis. Pour mes parents, c'est bien plus difficile. Ils parlent moins bien le français que moi et la langue est une barrière pour eux au quotidien. Au début, ils ne connaissent personne et je me rends compte que ma mère porte sur elle tristesse et inquiétude. Très vite, ils prennent des cours de français et les progrès commencent à se faire sentir dans leurs relations au travail, mais aussi dans notre sphère privée. Cela commence avec la rencontre d'un autre couple d'immigrés portugais, les deux familles se retrouvent chaque dimanche et échangent sur leur Portugal natal. Puis des liens se créent avec notre voisine de palier, je suis également régulièrement invité chez des amis de classe. Petit à petit, nous prenons nos marques dans ce pays qui avait besoin de nous, mais qui ne nous attendait pas réellement. Petit à petit, ma mère semble moins triste. Petit à petit, nous parlons moins du Portugal, nous faisons des projets. Mon père parvient à changer de métier, il ouvre son propre restaurant et ma mère l'aide. Ce n'est pas la fortune, mais c'est la liberté d'entreprendre et des revenus un peu plus confortables. Mais beaucoup de travail. Mes parents ne comptent pas leurs heures, ils travaillent tous les jours et très tard.

Je continue de m'investir à l'école et j'obtiens de bons résultats. Je commence à rêver d'une belle situation professionnelle, d'une vie à la « française » avec confort et plaisirs.

Quelques années après j'obtiens mon baccalauréat mention bien. Je le vis comme un véritable exploit, moi qui ne suis pas né ici, et qui ne serais certainement pas allé jusqu'au collège si j'étais resté à Povoá de rio. Mes parents pleurent, ils sont très fiers. Tous leurs efforts et leurs sacrifices ont payé. Ce diplôme français est un véritable passeport pour une réussite sociale en France.

Les années ont passé, je suis maintenant complètement français. J'ai la nationalité, un travail et je participe à la vie politique locale. Je me suis marié avec une femme française et tous les jours, je partage avec mes enfants le plaisir de vivre dans ce pays. Pour rien au monde j'aimerais vivre ailleurs. Néanmoins, j'ai toujours ce petit pincement au cœur quand le Portugal est évoqué. C'est inexplicable, mais je conserve une nostalgie de mon enfance et de mes racines. Les souvenirs ne sont pas douloureux car mes parents ont fait le bon choix, mais une partie de ma famille est loin et une petite partie de moi est avec eux.

Clément

Malgré la dictature...

Malgré la dictature installée en Corée du nord, ma famille et moi avons réussi après plus d'un an de périple à venir nous installer en Corée du sud. Je venais tout juste d'avoir douze ans lorsque nos pieds ont touché le territoire sud-coréen. Jusqu'ici je n'avais connu que la dictature, l'autorité et la tyrannie. A présent, je vis à Séoul avec mes parents et mon petit frère, et après quatre ans nous ne nous sommes en réalité toujours pas habitués à cette liberté qui nous est offerte. C'est surtout pour mes parents qui ont vécu plus de la moitié de leur vie sous les ordres du gouvernement nord-coréen que c'est compliqué.

Heureusement, ma tante et mon oncle vivaient déjà en Corée du Sud, nous avions donc déjà un endroit où loger. En effet, mon oncle faisant partie de l'ambassade sud-coréenne, a eu l'opportunité, lors d'un déplacement de l'ex-présidente Park Geun-Hye, en 2013, de l'accompagner jusqu'en Corée du Nord, où il a rencontré ma tante, infirmière à l'hôpital de Pyongyang. Il a eu une péritonite qui s'est manifestée pendant son déplacement. C'est donc ma tante qui l'a pris en charge et qui l'a soigné. C'est de cette manière qu'ils se sont rencontrés, et qu'ils ont découvert leur amour l'un pour l'autre. En voulant l'épouser, mon oncle a réussi à la ramener en Corée du Sud, même si cela n'a pas été une mince affaire. Voilà comment ma tante a pu échapper plus facilement à la dictature nord-coréenne.

Cependant, pour ma famille et moi cela a été bien plus compliqué. C'est en septembre 2016 que nous avons fait notre grand départ. Mais bien sûr, nous n'espérions pas passer de la Corée du nord à la Corée du sud aussi facilement, c'est impossible. Nous avons donc fait comme la plupart des fugitifs ayant le même but que nous, nous avons traversé clandestinement le fleuve Tumen pour arriver jusqu'en Chine. Mon frère avait sept ans, et nous étions quatre à « voyager ». Arrivés en Chine, nous avons marché deux jours dans les champs avant de trouver un signe de vie qui ne savait pas seulement piailler ou bourdonner... nous avons tous extrêmement faim et soif, et mon petit frère ne s'arrêtait pas de pleurer. Nous ne nous étions pas lavés depuis presque une semaine en marchant dans la boue, traversant les ruisseaux et les champs de maïs. Et c'est alors que nous avons aperçu de loin, une vieille dame qui semblait laver son linge. Pour nous, c'était comme un miracle. Nous allions enfin être sauvés... Mais nous n'en étions pas totalement sûrs, car certes, il y avait enfin une personne, mais nous ne savions pas comment cette personne allait réagir. En Chine le racisme est tout de même très présent, surtout envers les immigrés. Mais cette dame était sûrement la seule chance que nous avions d'être sauvés. Nous nous sommes donc dirigés vers elle, et je me rappelle très bien ce moment où elle a levé les yeux de son linge qu'elle piétinait à l'ancienne, pour les poser sur nous en plissant les paupières comme pour essayer de nous voir plus nettement. Nous nous sommes alors approchés d'elle tout en restant sur nos gardes, car cela restait quand même la première fois de notre vie que nous voyions une personne étrangère en vrai. Lorsque que nous fûmes assez proches pour qu'elle puisse nous distinguer, son visage se figea. C'est vrai que nous étions très sales, minces et avec des habits complètement déchirés. Honnêtement je ne me souviens pas de la réaction précise qu'a eue la vieille dame à ce moment-là. Mais ce dont je me souviens c'est que nous avions la chance inouïe de tomber sur une femme adorable. Elle vivait seule dans une petite maison de campagne non loin des rizières où

elle travaillait. Voyant dans quel état et dans quelle situation nous étions, elle nous fit entrer chez elle. Tout était parfaitement bien rangé, et je me rappelle très bien l'odeur que laissait s'échapper le bâton d'encens qui brûlait sur le bord de la fenêtre. Bien sûr, il était très compliqué de communiquer avec deux langues différentes, mais par chance la dame connaissait quelques mots de coréen, ce qui nous a effectivement beaucoup aidés à la comprendre. Elle s'appelait Xiang, j'ai appris par la suite que cela signifiait parfumée, et j'ai tout de suite rattaché cela aux bâtons d'encens qu'elle faisait brûler sur le bord de la fenêtre. Je me dis que ce n'était sûrement pas un total hasard. Quoiqu'il en soit nous avons essayé de lui expliquer le mieux possible la raison de notre présence en Chine et de notre état physique. Elle a fait preuve d'un bon sens inimaginable et nous a logés et nourris comme elle le pouvait pendant une semaine. Mais nous n'allions pas rester éternellement chez Mme. Xiang, notre but étant tout de même d'aller jusqu' en Corée du Sud, et nous ne voulions certainement pas abuser de sa bonté et de son altruisme. C'est pourquoi pendant ces sept jours elle a pris le temps de nous expliquer où nous rendre et de quelle manière, afin de ne pas se faire arrêter. Elle nous a également fait travailler à la rizière, mes parents et moi, pour gagner un minimum d'argent. Mon frère, lui, était bien trop jeune pour un travail de ce genre. A la fin de notre petit séjour chez Mme Xiang nous avons donc repris la route et cette fois-ci, en meilleure santé et en sachant où aller. Je pense que nous ne la remercierons jamais assez pour ce qu'elle a fait pour nous. Mais, malheureusement, il ne fallait pas espérer tomber seulement sur des personnes qui nous accueilleraient de la même manière.

A quelques kilomètres de là où nous étions, se trouvait la ville dans Yanji, qui se situe dans la préfecture autonome coréenne de Yanbian. C'est donc là que nous nous sommes rendus afin de trouver un homme qui avait déjà facilité l'émigration de plusieurs centaines de nord-coréens. Nous avons donc pris le bus qui nous a emmenés jusqu'à Yanji, heureusement nous n'avons eu affaire à aucun contrôleur ce qui est extrêmement peu courant. Encore une fois, je pense que l'on peut dire que Dieu était de notre côté. Mais nous ne pouvions pas éternellement compter sur lui, il fallait que l'on fasse tout de même plus attention. Enfin nous arrivâmes à destination. Je me souviens qu'à ce moment-là nous étions tous bouche bée en voyant toutes ces voitures sur la route, il y avait même des bouchons, c'était la première fois que nous voyions cela, car en Corée du Nord il est interdit de conduire et même tout simplement de posséder une voiture. Il n'y a même pas de feu de signalisation, donc ce fut un énorme choc pour nous de voir cela. Jusqu'ici nous n'avions pas eu encore une seule barre de réseau donc on ne pouvait pas contacter l'homme qui devait nous recevoir mais arrivés à Yanji nous avons pu établir un contact avec lui ce qui nous a permis de nous retrouver dans un café, non loin de l'arrêt de bus. Alors juste avant c'était les voitures, et là on entre dans un café... C'était impensable pour nous d'aller dans un lieu public comme cela avec autant de monde quelques jours auparavant. C'était un moment à la fois très stressant, car nous étions en fait des hors la loi, mais d'un autre côté j'avais un peu la sensation d'être dans un film. Pour une enfant de douze ans, c'était un peu comme une mission secrète. Mon père et l'homme en question s'envoyaient des messages anonymes, et il nous donnait des indices sur sa tenue pour qu'on le reconnaisse plus facilement lorsqu'il entrerait dans le café... Je crois que ce

mélange d'anxiété et de bonheur, c'était ce que l'on appelle l'adrénaline. L'homme est donc arrivé dans le bar, habillé normalement, sans lunettes de soleil ou de chapeau. J'avoue que j'étais un peu déçue, mais bon, je n'étais définitivement pas dans un film. Après ce bref échange, nous sommes tous sortis du bar et nous avons rejoint la voiture de l'homme en question. Je n'étais vraiment pas rassurée à l'idée de monter dans la voiture d'un inconnu bizarre, mais je me dis que si mes parents y montaient il n'y avait donc rien à craindre. Effectivement, après une demie heure de route nous sommes arrivés devant un immense immeuble, dans lequel nous avons pris l'ascenseur jusqu'à un certain étage, je ne me rappelle plus exactement lequel mais c'était extrêmement haut. Enfin nous sommes entrés sains et saufs dans un petit appartement, et il nous a expliqué plein de choses sur nos futurs faux papiers, comment nous allions devoir vivre par la suite, comment nous allions atteindre notre objectif final, ce qu'était la Corée du Sud. Je ne comprenais que la moitié de ce qu'il disait, mais mes parents eux, étaient très attentifs. Mon frère lui se cachait derrière ma mère, apeuré. Au bout de quelques heures l'homme était parti et nous étions seuls, tous les quatre dans le tout petit appartement. Je me souviens que sur la table il y avait nos faux papiers avec nos photos dessus. En effet ils étaient très semblables à de vrais papiers d'identité. Au bout de quelque temps je me rappelle que mes parents avaient réussi à trouver un travail convenable, et mon frère et moi apprenions le chinois tous les jours à la maison, pendant que nos parents étaient au travail. C'est donc moi qui devais m'occuper de mon frère.

Pendant un an nous avons vécu comme cela, jusqu'à ce que nous parlions tous chinois couramment et que nous soyons bien ancrés dans la société chinoise. Pour nous, c'était tous les jours un enfer car nous vivions avec la peur d'être renvoyés dans notre pays, où nous serions sûrement condamnés à mort si nous étions retrouvés. Un jour, nous sommes donc partis pour prendre le bus qui nous a emmenés de Yanji à Pékin. Pendant le trajet, nous avons été contrôlés plus d'une fois, et à chaque instant la boule de stress que j'avais dans le ventre se serrait de plus en plus. Par chance, les faux papiers ont fonctionné et nous avons pu arriver à destination sans encombre. Après seize heures de route, au coucher du soleil nous avons posé les pieds sur le sol Pékinois. Je n'en croyais pas mes yeux, une si grande ville, avec tant de monde, tant d'animation, de lumières... C'était incroyable, pour moi c'était le rêve. Mais mon rêve s'arrêta là car à peine arrivés nous avons repris la route avec cette fois-ci un bus qui nous emmena jusqu'à Xi'an où nous allions retrouver l'associé de l'homme qui nous avait aidés lorsque nous étions arrivés à Yanji. C'est par ce lien qu'ils parviennent à aider les clandestins comme nous l'étions. Cette fois c'était douze heures de route qui s'étaient passées de manière similaire au voyage précédent. Arrivés à Xi'an, nous sommes directement allés à l'adresse de l'homme qui devait nous accueillir. Il nous attendait devant la porte de l'immeuble en question. Mais il n'était pas du tout comme l'autre homme qui nous avait aidés un an auparavant. Lui nous a accueillis à bras ouvert, et au sens propre. Il avait presque les larmes aux yeux de voir une famille qui vivait dans la misère comme cela. Il nous expliqua que c'était pour lui un honneur d'aider les clandestins qui venaient de Corée du Nord, et qu'il ferait tout pour nous soutenir. C'est pourquoi il avait dédié sa vie pour aider les personnes comme nous, et que c'était notre courage qui le motivait ainsi. Après nous avoir accueillis si

chaleureusement, il nous a renseignés sur comment la manière dont allait se dérouler notre dernière ligne droite pour arriver jusqu'en Corée du sud.

Au bout de trois jours passés à Xi'an, nous sommes allés à l'aéroport pour y prendre l'avion qui allait nous mener jusqu'à Séoul, en Corée du Sud. Ça y est nous allons enfin atteindre notre objectif, après tant de temps, je n'y croyais même plus. Le monsieur qui nous avait aidés avait payé une grande partie de nos billets d'avion, grâce à une collecte de fond qui se fait dans le plus grand secret. Dans l'aéroport je me rappelle qu'il y avait énormément de gens, je ne savais même plus où mettre les pieds. J'ai même failli perdre mes parents et mon petit frère. Lorsque nous nous sommes fait contrôler nos passeports, mes parents et moi avions l'impression d'être au bord du gouffre. Comme si une seule petite brise de vent pouvait nous faire tomber au fond de ce gouffre. Le contrôleur regardait en alternance chacun de nos visages avec nos passeports sous les yeux. Je crois bien que c'est le moment qui m'a semblé être le plus long de toute mon existence. Au bout d'une longue minute, le contrôleur nous a laissé passer, et nous nous sommes empressés de passer la barrière de contrôle. « Enfin, nous l'avons fait, nous sommes passés ! » voilà ce que j'ai pensé très fort dans ma tête à ce moment précis. Après ça, nous sommes montés dans l'avion, la mâchoire serrée et tenant avec poigne nos affaires. Au bout de presque sept heures de vol, nous avons aperçu enfin la côte sud coréenne. Tout était parfait, à ce moment-là, dans ma tête, plus rien ne pouvait nous arrêter. Finalement, nous avons atterri à l'aéroport de Incheon, comme prévu. Et c'est là, c'est à ce moment que mes pieds ont touché le sol sud-coréen, symbole de la liberté que nous attendions depuis si longtemps. Sous le choc, je me souviens parfaitement qu'aucun de nous n'a versé de larme, aucune. Lorsque nous sommes arrivés à l'intérieur de l'Aéroport nous avons vu au loin ma tante et mon oncle, et je me vois encore courir à travers la foule pour me jeter dans les bras de ma tante, et cette fois-ci en pleurant et sans retenue.

Au bout du compte, nous nous sommes plutôt bien intégrés à la culture sud-coréenne, malgré notre accent toujours un peu présent. Au collège, les autres élèves se moquaient un peu de moi mais gentiment, puis cela leur a vite passé. Nous avons bien évidemment tous dû passer par Hanawon, le centre d'accueil ultra secret où vont tous les transfuges nord-coréens afin d'être bien intégrés à la culture sud-coréenne. A présent ma famille et moi, nous nous sentons libres, même si la Corée du nord nous manque un peu parfois, car c'est quand même notre pays natal, nous n'y retournerions pour rien au monde. Pas après tous ces efforts et ces choses inhumaines que nous endurons sans cesse là-bas. Dorénavant mon pays est la Corée du Sud et j'estime avoir eu la chance de faire ce long périple avec ma famille car je n'ai laissé personne derrière moi susceptible de me manquer, mais seulement certains souvenirs.

Ambre

Je suis Antoine B...

Je suis Antoine B., arrière-petit-fils de Lylian et Renée Ménardo que j'ai peu connus car ils sont décédés respectivement en avril 2008 et Janvier 2011. Ces derniers appelés Papou et Manou, par leurs petits-enfants, dont ma mère, étaient enseignants et ont vécu quelques années au Maroc, à Casablanca.

Tous les événements dont je vais vous faire part, m'ont été rapportés par mon grand-père maternel Jean-Luc, leur fils, dit Papito par ses petits-enfants, et par ma mère qui a beaucoup côtoyé ses grands-parents.

Mes arrière-grands-parents maternels originaires de Nice étaient professeur de lettres classiques à l'école normale de Guéret, pour lui, et institutrice, pour elle. Vers 1948, suite aux conditions de restrictions de l'après-guerre et attirés par les voyages exotiques, ils firent plusieurs demandes auprès de l'éducation nationale afin d'être détachés à l'étranger. L'Inde et le Maroc faisaient parties de leurs destinations désirées et impatientes de pouvoir accéder à leur nouvelle vie, ils acceptèrent la première proposition positive qu'ils reçurent. Le Maroc était scellé à leur destin.

Septembre 1949, mes arrière-grands-parents partirent avec leur fils Jean-Pierre à Casablanca, grande ville dynamique du Maroc qui était, à l'époque, sous protectorat français. Cette ville portuaire bénéficiait également de la présence de l'armée américaine depuis le 8 novembre 1942. En effet, lors de la seconde guerre mondiale, le Maroc étant une place de choix dans les préoccupations stratégiques américaines. Les États-Unis avaient donc soutenu les projets politiques français en y envoyant des armées américaines afin d'écarter toute présence allemande. L'Allemagne nazie convoitait Mogador (l'actuelle Essaouira) pour l'utiliser comme une escale vers les colonies allemandes du Brésil. La présence de l'armée et des civils américains a introduit et imposé au Maroc, le modèle de consommation américain, absent alors en France : nouvelles technologies (nouvelles techniques médicales, voiture américaine, réfrigérateur...). Papou et Manou qui profitèrent de cette situation, purent ainsi accéder au confort américain. Notamment, ils achetèrent à trois reprises une voiture française au garage et repartirent avec cette voiture immédiatement après l'achat, alors qu'en France il fallait un délai d'au moins un an pour obtenir le même véhicule pourtant français. Ils acquirent également un réfrigérateur américain alors que la plupart des familles françaises ne possédaient que des glacières, ravitaillées par des marchands ambulants de glace et un beau lave-linge. Mes arrières grands-parents étaient logés dans un immeuble neuf et confortable rue Blanquefort (rue El Faline aujourd'hui), proche de l'usine Coca-Cola, et menèrent une vie heureuse, riche culturellement et très agréable. Leur quotidien ordinaire est ponctué par leurs activités professionnelles, l'éducation du jeune Jean-Pierre et la découverte du pays. Papou avait eu un poste au lycée Industriel où il enseignait le français et Manou était institutrice dans un établissement public de la médina. Pour compléter leur bonheur, ils eurent leur second fils

Jean-Luc en octobre 1951. Mon grand-père eut une nourrice marocaine et dit ses premiers mots en arabe. Dès qu'il en eut l'âge, il entra à l'école Jules Ferry, établissement public de Casablanca. L'école était ouverte aux français et aux marocains, tous ces élèves mélangés partageaient les jeux à la récréation. Mon grand-père m'a montré ses livres qu'il utilisait en classe. Ils étaient présentés ainsi : les pages de gauche contenaient la leçon en arabe et celles de droite la leçon en français. Et, dès la sixième, tous les élèves apprenaient l'arabe.

Pour ne pas perdre le contact avec la famille, ils rentraient en France à chaque vacance d'été qui durait trois mois, du début du mois de juillet jusqu'à la fin du mois de septembre. Le voyage en voiture était un éprouvant périple. Particulièrement long par les différentes traversées, le Maroc, le détroit de Gibraltar puis Gibraltar, territoire britannique, où le chien était en-saucissonné dans un tapis pour le dissimuler à la douane anglaise, toujours sourcilleuse de la rage, et enfin la traversée de toute l'Espagne où les autoroutes n'existaient pas et les routes étaient très mauvaises. Les itinéraires à la découverte de villes célèbres variaient selon le climat et l'humeur des passagers ; parfois Manou jetait des pesetas par la fenêtre de la voiture pour éviter les attroupements et pouvoir redémarrer la voiture

La fin du protectorat français du Maroc du 2 mars 1956 et les événements en Algérie qui était en revanche un département français, dégrada progressivement cette vie facile et paisible. Les français résidents au Maroc se sentirent en insécurité, cela jusque dans les cours d'école. Mon grand-père qui jusque-là avait des amitiés solides autant françaises que marocaines, commença à se battre avec ses camarades marocains.

Au printemps 1956, un événement personnel va précipiter leur retour en France. Alors que Papou et ses deux fils venaient de récupérer en voiture Manou à la sortie de ses classes dans la médina, un marocain profitant de la fenêtre ouverte du véhicule mit un pistolet sur la tempe de mon arrière-grand-père et tira à plusieurs reprises. Heureusement le pistolet était enrayé et les balles ne sont jamais parties. Choc pour toute la famille. Cette vie instable et menaçante obligea mes arrière-grands-parents à demander leur permis de port d'armes qu'ils obtinrent comme tous les ressortissants français. Se sentant en danger, ils ne quittèrent plus leur arme : en pique-nique elles étaient sur la table et la nuit sous leurs oreillers.

Le 21 octobre 1956, une émeute populaire d'une très grande violence toucha la ville de Meknès à la suite de l'arraisonnement de l'avion qui transportait les chefs algériens du FLN (Front de Libération Nationale). Rapidement, cette émeute de civils se transforma en massacre barbare. Et malgré ces événements dramatiques, ma famille termina l'année scolaire à Casablanca, mes arrières grands-parents demandèrent à être mutés en France.

En juillet 1957, ce fut l'embarquement en première classe sur le bateau Lyautey de la famille Ménardo et son départ du Maroc à destination de Marseille. Ils rentrèrent en France soulagés de quitter cette insécurité, mais riches de rencontres humaines et de décors incroyables qu'offrent le Maroc. Afin de pouvoir trouver un logement à Belley,

petite ville de leur affectation ils confièrent leurs garçons à la famille. Cette ville n'offrait pas les mêmes moyens et les mêmes conditions de vie que ceux de Casablanca. Mes arrière grands-parents considérés comme des colons, n'étaient pas vraiment intégrés aux habitants. Culturellement, ils profitèrent des journées du jeudi pour aller avec les enfants à Lyon, Grenoble ou à Chambéry. En 1960, suite à sa demande de mutation, Papou eut l'opportunité d'avoir un poste de professeur de lettres à l'école normale de Montpellier. Toute la petite famille aménagea et se fixa définitivement à Montpellier où l'intégration fut plus facile qu'à Belley, ce qui permit à mon grand-père de vivre dans une ville de facultés pour ses études.

Ces recherches personnelles sur ma famille et ainsi que celles des circonstances historiques qu'elle y a connues, m'ont permis de découvrir l'enfance marocaine de mon grand-père et comprendre pourquoi Papito conserve une sensibilité toute particulière pour les marocains et ne peut oublier les odeurs, les couleurs et les sons qui ont imprégné si intensément son enfance. Enfin, je comprends pourquoi ma mère fait aussi régulièrement des couscous !

Antoine

Vos documents, s'il vous plaît

C'est l'histoire de mon père que je vous raconte. Je l'ai interviewé pendant des heures en lui demandant tous les détails qu'il ne m'avait pas racontés précédemment, et je les ai arrangés en une sorte de biographie parfois interrompue par mes questions et mes commentaires que j'ai prononcés pendant l'interview.

J'ai essayé de rester fidèle à l'histoire que mon père a racontée à l'oral sans trop modifier les blagues qu'on a échangées. Oui, vous trouverez des termes familiers.

—————

1989 est l'année où j'ai décidé d'abandonner l'Albanie, ou pour mieux dire, la prison communiste où je suis né. Bien évidemment les choses ont changé. Chaque fois qu'on va en vacances en Albanie, nous ne risquons pas de nous faire tirer dessus ou de finir en prison.

À cette époque, quand j'étais encore adolescent, le système politique y était suffocant. Le communisme n'était plus en vigueur dans les pays de l'Est, sauf dans mon pays. Les communistes albanais ne voulaient pas introduire la culture occidentale dans la leur et même abandonner le pays pour émigrer ailleurs était interdit.

J'avais seulement 17 ans quand j'ai décidé d'abandonner le lycée et fuir, mais ça n'a pas été facile.

Normalement quand on prend des décisions similaires, il devrait y avoir une motivation. Enfin, ce que je veux dire c'est : quel est l'événement qui a fait 'déborder le vase' ?

Depuis tout petit j'ai eu en tête de m'en aller, mais la violence que je subis, quand j'étais au lycée, fut la goutte qui fit déborder le vase. C'était l'heure d'histoire politique, on parlait du communisme. Et tu sais très bien que je partage presque toujours mes opinions, même si elles ne plaisent à personne. Eh bien, pendant ce cours je parlai de *liberté* et je défendis les manifestants qui protestaient contre le communisme. Mais mon professeur détestait tout cela, il était contre les gens qui voulaient la *liberté*, il les considérait comme des 'ennemis du pays'. Donc quand le cours termina, il alla à me dénoncer à la police. Dans mon dos.

Après deux ou trois heures, des policiers entrèrent dans ma salle et traînèrent deux de mes amis et moi vers le commissariat de police. Mes amis furent interrogés pendant deux heures, mais ils ne gardèrent que moi plus de quatre heures, parce que c'était moi celui qui

avait causé la discussion en classe. Ils n'ont pas été très sympas. Avant que je puisse répondre à leurs questions, ils me frappaient. Je ne voyais rien. Leurs gifles, leurs poings, leurs coups de pied étaient les seules choses que j'arrivais à ressentir. Ils voulaient seulement nous effrayer avec leurs menaces, leurs insultes et leur violence.

Est-ce qu'ils ont dit des mots, des phrases qui t'ont marqué ?

Je me souviens très bien de la phrase : « Vous êtes comme des chiens errants qui souhaitent avoir la possibilité d'errer en pleine liberté ». Ils riaient de nous, ils étaient convaincus que le communisme ne chuterait jamais. Ils nous dirent aussi que leurs militaires auraient fait la même chose qui s'était passée en Chine, le fameux massacre de la place Tien'anmen, que je t'invite aussi à lire, juste pour te faire une idée des violences que beaucoup d'innocents subirent.

Bon, dix jours après cette sortie sympathique au commissariat de police, une équipe de la police politique, celle qui opère généralement dans le secret pour maintenir la sécurité nationale contre les menaces internes à l'État, entra dans l'internat de mon lycée et menaça et tabassa mes camarades et moi pour nous effrayer. Je me souviens que le jour d'après, mon prof principal qui enseignait l'anglais, quand il vit les marques que ces bâtards m'avaient laissées, il me fixa dans les yeux et me dit : « Tu as foncé contre un mur de béton armé qui ne tombera jamais comme celui de Berlin ».

Je lui serais toujours reconnaissant pour tout le support et les conseils qu'il m'avait donnés à l'époque.

Quelle autre activité t'attirait des ennuis dans ton lycée, à part exprimer ta propre opinion ?

Ben, comme j'ai déjà dit, les communistes ne voulaient pas introduire la culture occidentale des autres pays, donc écouter de la musique où regarder des émissions étrangères, était interdit. Et moi j'adorais faire tout cela. Tu sais, pour nous, ce n'était pas compliqué de chercher les stations de la radio italienne ou de regarder des programmes comme 'Sanremo' à la télé, parce que l'Italie était notre voisine, on se trouvait près de la région des Pouilles. Mais tous ces petits plaisirs étaient interdits et dangereux pour nous. Je rêvais toujours d'habiter dans un Etat libre comme l'Italie ou les Etats-Unis, et c'est aussi grâce aux chansons de rock que j'ai amélioré mon anglais, la langue la plus essentielle du monde.

Quelle est la chanson que tu adorais mais qui t'a attiré des ennuis ?

La chanson d'Eros Ramazzotti, *Gente di mare*, les surveillants de l'internat me signalèrent plusieurs fois à cause de cette chanson. Mon comportement de 'capitaliste' allait contre la doctrine.

Bon, par rapport à mon évasion. Je tentai bien trois fois de m'enfuir vers la Grèce.

La première fois je tentai avec un camarade de l'internat. Il faisait nuit et on alla vers la frontière sans rien voir. Non seulement il faisait sombre, mais il y avait aussi du brouillard qui rendait notre fuite encore plus compliquée, vu qu'on se trouvait dans un territoire montagneux, donc raide et rocheux. Puisqu'on ne voyait rien, on se trompa de chemin et on se trouva au côté opposé de la frontière. Pendant qu'on avançait des gardes-frontière nous surprirent et tentèrent de nous tirer dessus sans aucun préavis. L'adrénaline dans mes veines me fit courir comme un coureur des Olympiades. Je m'étais senti comme Ben Johnson, non au contraire, je croyais courir plus vite que lui sur le terrain rocheux où je me trouvais. Heureusement les balles ne nous blessèrent pas, mais on ne s'arrêta pas, on courut jusqu'à ce qu'ils perdirent nos traces, et après une demi-heure, on se sentit en sécurité grâce aussi au territoire sauvage qui nous cachait et au brouillard. Quand je pense à ce jour, je me sens vraiment chanceux, parce que beaucoup d'innocents qui voulaient échapper au communisme ont été massacrés et tués.

Ma deuxième tentative fut en décembre 1989, cette fois j'étais seul, personne voulait risquer sa propre vie pour échapper. Dans mon chemin je rencontrai un ex-militaire qui lui aussi voulait partir d'Albanie. On alla ensemble vers la frontière mais quand on rencontra l'ami de cet ex-militaire, qui était censé nous donner des informations pour nous permettre de nous évader sans problème, il nous empêcha de continuer selon notre plan. Il nous raconta que les gardes avaient été doublées pour tenir à l'écart les gens et pour les terroriser. Donc je fus, encore une fois, obligé de m'évader un autre jour.

Je réussis finalement à m'enfuir en janvier 1990. Il faisait nuit mais j'avais déjà mémorisé le parcours grâce aux indications que l'ancien militaire m'avait données. J'étais libre, j'étais arrivé en Grèce et j'arrivais pas à y croire. Après quelques jours, grâce aussi à de bons samaritains qui s'arrêtaient parfois, pour m'aider et pour raccourcir le trajet en me déposant d'un village à l'autre, j'arrivai finalement à Kanallaki, un petit village où je séjournai pendant six mois.

Attends, mais tes parents ? Tu leur n'avais rien dit ?

Non, mes parents ne savaient pas que je m'étais évadé, je ne voulais pas les inquiéter. Et ma mère, même si elle n'approuvait pas toutes les décisions prises de l'État, elle faisait quand même partie du Parti communiste, et mon évasion lui aurait provoqué de graves problèmes. Enfin, mes parents n'auraient pas été contre ma décision, mais ils auraient été beaucoup préoccupés, et je ne voulais pas cela.

Une autre petite question. Comment tu as communiqué avec les gens en Grèce ? Tu savais déjà parler le grec ?

Non, pas vraiment. Je connaissais juste quelques mots comme καλημέρα qui veut dire bonjour. Disons que je parlais moitié grec, moitié albanais, un peu en italien et quelque petit mot en anglais.

Un peu comme un Google Traduction défaillant. Heureusement les grecs sont des personnes principalement accueillantes et gentilles, donc je ne me sentais pas mal à l'aise quand j'essayais de me faire comprendre.

Bien, où en étais-je ? À Kanallaki. Les gens de ce petit village connaissaient l'albanais ce qui me permit de communiquer plus facilement et aussi d'apprendre le grec. Là-bas j'eus la chance de faire connaissance avec un homme âgé qui me posa des questions quand il comprit que j'étais albanais. Il me demanda de quelle ville je venais et si je connaissais un nom de famille en particulier. Le nom qu'il dit me semblait familier. Il s'avéra qu'une de mes voisines était sa sœur qui s'était réfugiée en Albanie pendant le conflit entre les fascistes et les communistes après la Seconde Guerre Mondiale.

Le vieil homme habitait avec sa femme et ils m'offrirent leur hospitalité, jusqu'à ce que je décide de partir ailleurs. Chez lui je contactai aussi mes parents, qui étaient contents de savoir que j'allais bien. L'homme me trouva aussi un boulot dans une serre où son petit-fils travaillait. Je cultivais des légumes pour vivre et je m'étais fait beaucoup d'amis. Toutes les personnes du village étaient cordiales, et quelquefois, les amis que je me suis faits là-bas, m'appellent encore au téléphone.

Mais avec le temps, même les gens de ce petit village commençaient à émigrer à l'étranger pour chercher de nouvelles opportunités de travail avec de meilleurs salaires. Et finalement, moi aussi j'émigrai. Je remerciai le vieil homme qui m'accueillit pendant six mois, et je partis vers l'île de Zante.

Dans cette île m'attendait mon grand frère, qui lui aussi avait réussi à échapper avec un de ses amis. À Zante j'eus la possibilité de profiter de mes connaissances au niveau des langues étrangères. Le fait que je savais parler anglais, albanais, italien et finalement, grec, me permit de trouver facilement des boulots avec un bon salaire et qui offraient aussi des logements où je pouvais rester pendant que je travaillais. J'ai vécu à Zante pendant quatre ans, mais malgré le fait que j'aimais bien la Grèce, je ne voulais plus vivre illégalement en clandestinité. En Grèce c'était impossible de régulariser sa propre situation, ce qui me causait des problèmes avec la police.

Avec mon frère on décida de partir en Italie, mais avant cela, on rendit visite à nos parents pour leur raconter notre nouveau projet. Mon frère, grâce à des connaissances, avait réussi à se procurer de faux papiers et partit en premier vers ses amis (qu'il avait connus en Grèce) en Italie du Nord. Ses amis lui trouvèrent aussi un appartement et un boulot.

Moi, en revanche, je partis un mois après mon frère dans une nuit d'hiver en 1994 sur un bateau à moteur avec 30 personnes à bord. Je payai 500.000 liras (250 € à peu près) un garçon de mon quartier pour pouvoir faire ce voyage. Je me souviens du froid pénétrant et de la mer agitée. Après trois heures de voyage on arriva sain et sauf à la côte d'Otrante. Une fois arrivé, il me restait seulement d'éviter les gardes et les policiers qui surveillaient la côte. La majorité des gens furent capturées et renvoyées en Albanie, mais encore une

fois, j'eus de la chance. Quand j'arrivai à la ville d'Otrante, j'entrai dans le premier bar que je vis ouvert à six heures du matin. Je pris mon petit déjeuner et je payai le barman dix euros en lui disant de garder la monnaie. Je ne voulais pas être signalé à la police parce que j'étais un *sale* clandestin, je voulais donner l'impression d'être quelqu'un de respectueux. Je lui donnai aussi vingt euros à condition qu'il me trouvât un moyen pour arriver à Lecce où je devais prendre le train direct vers Novare, la ville où se trouvait mon frère. Il me présenta à un homme âgé avec son fils qui étaient venus prendre leur petit déjeuner et qui ce jour-là, devaient aller vers Lecce. Les deux m'accompagnèrent jusqu'à la gare de Lecce en toute sécurité, sans attirer les policiers. Je me souviens que quand on arriva à la gare, je leur offris vingt-cinq euros mais le vieil homme les refusa. Il me raconta alors l'histoire de son père, quand, pendant la seconde Guerre Mondiale, les albanais lui offrirent accueil et protection en lui garantissant le retour en Italie en 1945. Il était très reconnaissant envers les Albanais.

Enfin j'arrivai à Novare. La première période avait été très difficile, parce que personne ne voulait offrir un travail à quelqu'un qui n'avait pas de papiers, ou sinon, on m'offrait des boulots avec un salaire de misère. Mais je n'ai pas non plus beaucoup souffert pendant cette période parce que j'avais beaucoup économisé quand je travaillais en Grèce.

Après avoir fait des petits boulots dans les environs, une offre d'emploi dans une fonderie se présenta devant moi. J'étais payé au noir, mais au moins la paie était juste et le logement était compris. Après six mois, était entrée en vigueur la loi qui oblige les employeurs à régulariser les situations des travailleurs au noir, mais mon patron refusait de faire les documents, parce qu'il savait que ses dépenses auraient augmenté. Je le dénonçai, et heureusement je gagnai cette bataille légale grâce aussi à mes témoins. Finalement j'obtins mon permis de séjour et, grâce à mes documents, je trouvai un emploi stable et bien payé qui me permit d'améliorer mes conditions de vie.

Après ma vie m'a semblé s'écouler à toute vitesse. En l'an 2000 je connus mieux ma voisine en Albanie, quand j'étais en vacances. En 2001 je l'épousai. En 2003 on est devenus tes parents. En 2007 on est devenus aussi les parents de ton petit frère. En 2009 j'ai obtenu la citoyenneté italienne, et ainsi de suite. Mais en 2015, les choses ont de nouveau changé. L'Italie est un des plus beaux pays du monde, et m'a offert beaucoup de possibilités dans le passé, mais j'ai dû prendre une décision pour votre avenir. J'ai remarqué qu'en Italie, la méritocratie a disparu et le racisme était devenu une sorte d'obstacle pour toi et ton frère. Même si vous êtes nés et vous avez grandi en Italie comme de vrais italiens, il y a avait beaucoup d'ignorants qui vous regardaient de travers, et moi je ne voulais pas ça. En plus, l'Italie est tombée dans une crise économique et quand une offre d'emploi d'une entreprise italienne en France, s'est présentée à moi, je l'ai immédiatement décrochée.

La France a été accueillante aussi, et grâce à mon prénom *Roland*, les gens croient que je suis Français.

Jusqu'à ce que tu ouvres ta bouche.

Tu es méchante, mais oui effectivement la langue reste mon seul problème, mais sois aussi un peu compréhensive ! J'ai appris que des langues pendant toute ma vie, maintenant c'est à ton tour. Je vous ai emmenés ici l'année dernière pour vous faciliter les choses par rapport à vos études et vos opportunités professionnelles. Comment disent les français ? C'est la vie, non ? Eh ben, voilà. Ne perdez pas de temps, toi et ton frère, et ne vous découragez pas si quelqu'un vous a appelés « albanesi di merda » ou « italiens de merde », ces gens ne comptent rien. D'ailleurs, si tu veux étudier dans un pays anglophone, les gens vont sûrement t'insulter en te disant : « shitty French » ou quelque chose dans le genre. Ce terme vous persécutera toujours.

Morale de l'histoire : ne vous occupez pas de ce que les gens ont à dire sur vous, et pensez à devenir quelqu'un dans votre vie et n'abandonnez jamais.

Grazie, même si cette histoire de l'avenir mi mette ansia ...

Almarina

Novembre 1920

Nous étions à cette date, ma famille et moi, dans notre pays d'origine, en Algérie. Les conditions de vie étaient difficiles, surtout pour les familles nombreuses comme nous. Nous logions dans un appartement étroit, au dernier étage d'un immeuble, situé dans un quartier qui ne faisait pas partie des mieux fréquentés. Mon père était parti après la naissance de ma quatrième et dernière sœur, on ne l'avait jamais revu. Ma mère s'occupait donc toute seule de mes quatre sœurs, mon frère et moi. Elle gagnait sa vie en nettoyant les couloirs des immeubles, pour nous ramener de quoi continuer à manger et payer le loyer, qui avait encore augmenté le mois précédent.

Depuis le début de l'année, la « grande famine » gouvernait le pays et renforçait l'idée chez ma mère de quitter notre terre natale pour la France. Là-bas, la guerre s'étant arrêtée depuis deux ans, le pays se reconstruisait peu à peu. « Il y aura sans doute plus de travail, et si j'arrive à obtenir la nationalité française, notre vie sera meilleure », nous expliquait ma mère. Mais ici, en Algérie, il y avait toute ma famille : mes tantes, mon oncle, mes cousins et ma cousine Sarah, qui habitait dans l'appartement d'à côté avec une de mes tantes, avec qui je passais tout mon temps. Il était pour moi hors de question de les quitter en les laissant dans cette misère pendant que nous, nous formerions notre nouvelle vie sans eux, en France. Mais ma tante, elle, ne voulait pas partir. Elle n'avait pas les mêmes pensées que ma mère : elle pensait que c'était plus prudent de rester ici, que le voyage serait sans doute compliqué, ainsi que l'arrivée dans ce pays au nord du nôtre.

Mais de plus en plus, la vie était dure, de plus en plus ma mère se plaignait, de plus en plus elle nous parlait d'un futur départ plus ou moins proche... Et un jour, alors que nous étions en train de manger une soupe avec du lait et des poireaux, à cinq autour de la petite table et les deux autres sur le fauteuil qu'ils se partageaient, ma mère nous a fait l'annonce dont je me souviendrai toute ma vie : « Demain matin à sept heures, nous avons un avion qui nous attend à l'aéroport pour partir en France. » A ce moment, je ne savais quoi dire. C'était un départ plus que précipité, nous avions juste la nuit pour préparer nos affaires et faire nos adieux. J'avais alors couru dans ma chambre en pleurant : pour une fille de neuf ans, quitter sa famille, son pays, plonger dans l'inconnu, je peux vous assurer que ce n'est pas une chose facile. Une fois mes yeux vidés de leurs larmes, j'ai commencé à faire mes bagages, rassembler mes affaires, la plus grande de mes sœurs m'a rejointe : « Tu sais, maman fait ce qu'elle pense être le meilleur pour nous » et elle avait raison. Si ma mère avait pris cette décision, c'était en partie pour nous : elle voulait qu'on puisse avoir une meilleure éducation scolaire, de meilleures conditions de vie. Ce n'était pas facile pour elle non plus. Elle aussi quittait sa famille et son pays, tout comme nous. Je ne pouvais pas lui en vouloir, elle l'avait fait pour notre bien à nous, celui de ses enfants.

On s'est donc tous mis à la tâche : boucler les valises, nettoyer rapidement l'appartement, on en a eu jusqu'à cinq heures du matin. Pendant ce temps, dans ma tête, c'était un ouragan : « On va arriver quand ? On va se loger où ? Comment on va faire pour avoir à manger ? Ça se pourrait qu'on soit renvoyés en Algérie si ils veulent pas de nous ? », je

n'avais aucune des réponses à ses questions. C'était le flou le plus total. Je pensais pas vraiment que c'était une bonne idée, mais bon, c'était la décision de ma mère, et je devais l'accepter.

Lorsque l'appartement était vide et quasiment propre, le moment que je redoutais le plus arriva : dire au revoir à ma famille. Mes tantes avaient mis au courant mes cousins de notre départ la veille, comme nous. Je les avais entendues pleurer derrière le mur qui séparait nos deux logements, deux heures avant que nous apprenions nous-mêmes la nouvelle, j'avais maintenant compris pourquoi.

On s'est tous réunis dans le couloir, on pleurait tous. Ça a été un échange de câlins et de baisers interminables : on ne voulait pas se quitter. Cela s'est interrompu avec la voix de ma mère : « Allez, on va rater notre vol » dit-elle à voix basse. Alors j'ai serré une dernière fois Sarah dans mes bras, puis sans un mot, les larmes aux yeux, on est parti.

Arrivés à l'aéroport, l'avion était déjà là. On a composté les billets de vol que ma mère avait payés avec des sous mis de côté, ce dont nous étions pas au courant, et nous avons embarqué. A ma grande surprise, il y avait beaucoup de monde qui faisait le même voyage : Alger – Marseille.

Le vol était compliqué, on était beaucoup, mais cela n'a duré qu'une heure et demie. L'atterrissage s'est fait, nous étions en France. A notre arrivée, ma mère s'est fait faire une carte d'identité d'étranger, système instauré en 1917. Moi et mes frères et sœurs ne comprenions pas tout puisque nous parlions peu français (à la maison, en Algérie, nous parlions arabe mais ma mère avait appris le français avec son travail). En quittant l'aéroport, on est montés dans un bus qui nous a amenés dans un endroit où il y avait plein d'Algériens comme nous, j'y ai même reconnu une fille qui habitait dans l'immeuble en face du mien. On a ensuite été attribué à des appartements spéciaux pour les étrangers (on avait pour nous des immeubles dans des quartiers très défavorisés, en très mauvais état pour ne pas dire abandonnés...). Ça avait l'avantage de ne pas être trop dépaysant puisqu'on était entre Algériens mais avait l'inconvénient de ne pas du tout nous intégrer aux Français.

On ne donnait à peine de quoi manger les deux premières semaines, ce fut très très dur, je m'endormais le ventre à moitié vide. Puis ma mère a travaillé dur, tous les jours, elle faisait des boulots différents : nettoyage, culture dans les champs, travail dans une entreprise de coton,... Nous, nous allions à l'école, j'adorais ça même si les conditions n'étaient pas formidables, je voyais mes copains et copines, et mes deux sœurs qui étaient en primaire, comme moi.

Puis, au fil des mois, des années, la routine s'est installée. J'avais parfois de la peine en pensant à ma famille, qui était restée en Algérie (elle nous rejoindra des années plus tard à mon plus grand bonheur). Quelques français étaient parfois durs avec nous, nous insultaient, et ma copine française du collège nous défendait comme elle pouvait...

Nous n'avons jamais été totalement intégrés, mais la vie a fait que la nôtre soit belle, à mes yeux d'enfant, malgré les différences entre nous et les français. En 33, ma petite sœur a pu aller au collège et lycée gratuitement, c'est cette année là où mes tantes, oncle, et cousins nous ont rejoints. Moi je travaillais, tout allait bien. Jusqu'en 39, où la guerre a éclaté...

Satine

Au moment de prendre le train...

Au moment de prendre le train, c'est le déchirement, mais pas question de le montrer ouvertement devant ma famille. Ma mère a les yeux humides, mon père serre les dents mais personne ne pleure, tout le monde s'y était préparé. Un dernier câlin, une dernière embrassade et un dernier regard avant le grand départ. Bien sûr, je reviendrai mais tout sera différent, cela ne sera plus vraiment chez moi. Je serai là-bas comme un étranger et ici comme un touriste. Il ne faut pas que je perde mon objectif de vue, je vais en France pour gagner de l'argent. Le voyage est long, tous les jeunes sont là pour les mêmes raisons que moi.

Je vois le paysage défiler, des vaches, je repense à toutes ces années passées à la ferme, à aider mon père à traire. Je vois des grandes forêts, je repense aux cabanes qu'on avait faites avec les copains. Les copains, je me revois faire les quatre cents coups avec eux, je ne les reverrai peut être jamais. Je repense à ma mère, je la vois faire le tricot au bord de la cheminée.

Puis je revois mon petit village où tout était si simple. Je ne sais pas ce qui m'attend en France. Bien sûr mon grand frère m'attend là-bas et il m'en a parlé dans ses lettres mais c'est différent, maintenant c'est du concret.

Je regarde à nouveau par la fenêtre et j'aperçois de la fumée, cela me rappelle pourquoi je vais en France : pour les mines, pour gagner de l'argent.

Les mines de charbon, on me les a décrites comme un endroit horrible où l'on parvient à peine à respirer et où l'on attrape plein de maladies. Beaucoup y meurent, c'est pour cela qu'ils font venir des miséreux comme nous.

Tout à coup je regrette, j'aimerais faire demi-tour et retourner à ma vie d'avant, dans la misère mais avec les personnes que j'aime. Je me rends compte que ce n'est pas possible, nous avons trop besoin de cet argent.

Je m'endors et fais des cauchemars, j'imagine des démons dans ces mines. Je me réveille en sursaut lorsqu'une main sur mon épaule me secoue brusquement. Je me relève prêt à me battre face aux monstres des mines et je découvre un homme en uniforme qui me regarde d'un air sévère. Il répète sans relâche la même phrase incompréhensible pour moi, je regarde autour de moi cherchant des yeux une réponse : je vois que les autres immigrés sortent des bouts de papiers rectangulaires. Je comprends alors, c'était un contrôleur. Je sors mon propre bout de papier, des choses sont gribouillées dessus mais je n'ai jamais appris à lire. Lorsque je lui donne mon bout de papier, nos mains se frôlent et il recule précipitamment sa main comme si je l'avais brûlé à mon contact. Il me toisa avec mépris et je ne compris pas de suite ce que j'avais fait pour mériter cette haine. Ce fut lorsque je le vis bomber son torse et prendre un air supérieur que je compris. Mon frère m'avait parlé de ce phénomène : même si les pays réclament de la main d'œuvre, ils considéraient les

travailleurs immigrés comme inférieurs. Je ne me doutais pas qu'ils le montraient ouvertement.

Quand je rouvre les yeux, je suis presque arrivé, je vois la gare, et de grands bâtiments, tout est gris malgré de grands lampadaires. Je vois plein de trains, des centaines et des centaines de personnes qui descendent peut-être même des milliers. C'est marrant, cette gare est mille fois plus grande que celle de notre plus grande ville à nous. Impressionnant même terrifiant.

Je cherche mon frère des yeux pendant longtemps, je ne le trouve pas. La vie sera rude, ma vie sera rude.

Stefan

Avant de raconter ma migration,

je vous raconte ce que je faisais au Japon. Je suis né au Japon le 16 février 2003, je vivais dans une ville qui s'appelle Kanazawa, située au nord-ouest de Tokyo. C'est une ville très culturelle célèbre par la feuille d'or. Je suis allé à l'école comme tous les autres et j'ai fini mes études au collège le 10 mars 2018.

Arrivée en France...

Je suis parti du Japon avec ma famille (ma mère et ma sœur) le 31 juillet 2018 et suis arrivé le lendemain, le 1er août 2018. Nous nous sommes installés chez mon beau-père. Nous sommes venus en raison du remariage de ma mère avec un français. C'est une raison très simple mais je trouvais que c'était une bonne raison. Parce qu'on ne pouvait pas traverser le monde comme ça il y a trente ans. Du côté politique, il y avait du racisme contre les noirs, ou les Asiatiques, et du côté économique, ça coûtait trop cher pour traverser le monde. Je n'étais pas si triste d'être parti du Japon, séparé de ma famille et de mes amis à ce moment-là. Parce que je pouvais toujours communiquer avec eux par téléphone. J'étais plutôt inquiet pour la langue française parce que, à cette époque, je ne savais dire que trois mots français « Bonjour », « Merci », « Bonne nuit » et me présenter simplement (mon nom, prénom, âge et nationalité). Et je parlais un peu anglais. Il fallait que j'apprenne le français assez vite pour pouvoir vivre en France. Pour apprendre le français, je devais aller à l'école pour les étrangers qui ont besoin d'apprendre le français.

1ère année en France...

J'ai commencé d'aller en classe à la fin du mois de septembre. Il y avait des gens de différents pays tels que des italiens, des espagnols. Ils avaient déjà un bon niveau en français. Ils arrivaient même à discuter d'un sujet alors que moi, je ne comprenais presque rien. Leurs langues (l'espagnol, l'italien) ressemblent beaucoup plus au français que le japonais. Ils pouvaient donc apprendre plus facilement le français. Et j'ai ressenti une grande différence entre le japonais et le français. Il y avait une autre fille comme moi, qui ne parlait pas français. Ma prof comprenait bien notre situation et parfois, elle nous a traduit les cours en anglais pour que nous puissions comprendre. Mes camarades me parlaient beaucoup pendant la pause. Ça me faisait plaisir parce que souvent, j'étais tout seul. Au début, ils m'ont parlé en français mais je leur ai dit que je ne parlais pas français parce que je n'avais pas compris ce qu'ils disaient... Je pensais qu'ils arrêteraient de me parler parce que je savais que parler à quelqu'un qui ne comprend pas, ce n'est pas intéressant. Mais ils n'ont pas arrêté. Ceux qui parlent anglais me parlaient en anglais, et ceux qui ne parlent pas anglais essayaient de me faire comprendre en utilisant des mots simples. Ça me faisait encore vraiment plaisir. Cependant, je n'avais pas d'ami proche avec qui sortir ensemble en dehors de l'école. J'ai réalisé l'importance d'avoir des amis proches. Et je ne pensais qu'à mes amis japonais que je ne pouvais pas voir. C'était la première fois que mes amis me manquaient. Je parlais encore anglais avec mon beau-père, et japonais avec ma mère et ma sœur. Et je parlais français et anglais en dehors de la maison. Communiquer en anglais n'était pas facile pour moi parce que je ne parlais pas bien anglais

non plus. Donc je voulais parler en français le plus tôt que possible.

En mars, j'ai enfin commencé à sortir avec un bon ami colombien, qui ne parlait pas anglais mais qui s'est intéressé à moi et surtout s'est accroché pour communiquer avec moi.

En juin, j'ai passé le Delf niveau A1. C'est un diplôme pour valider les compétences en français (pour les étrangers). J'ai eu une bonne note mais je n'étais pas si content parce que je savais que les cours du lycée seraient toujours difficiles pour moi. Et j'ai commencé à parler en français avec mon beau-père. J'étais content de pouvoir commencer à parler en français parce que je voulais parler mais je ne pouvais pas parler à cause du manque de vocabulaire.

2ème année en France...

Pendant ma 2ème année en France, en septembre, je suis entré au Lycée International Jules Guesde. Je pensais qu'on apprenait en anglais parce que c'est un lycée «International» mais tout était en français. Il fallait que je travaille encore plus pour pouvoir comprendre les cours. Il fallait aussi que je me fasse des amis qui m'aident. J'ai choisi le japonais pour la 2ème langue, donc c'était assez facile de trouver quelqu'un qui s'intéressait au Japon. Il y avait plus de gens que je pensais qui s'y intéressaient. J'étais content de pouvoir ressentir de l'intérêt pour le japonais, la culture et la langue en dehors de la maison.

Je me sentais toujours plus japonais que français cette deuxième année passée en France parce que je parlais en japonais avec ma mère et ma sœur, mangeais des plats japonais que ma mère préparait. Même en dehors de la maison, je me sentais japonais. Je parlais en français avec mes amis mais ils ne m'ont jamais forcé à être comme un français. Au début, les cours du lycée étaient trop compliqués pour moi. Mais grâce à mes amis, mes professeurs et le progrès de mon français, j'ai commencé à comprendre ce que les professeurs disent.

Et l'histoire de ma migration continue...

Et maintenant...

Je n'ai jamais regretté d'être venu en France parce que c'est ma 2ème maison. J'ai une nouvelle famille en Alsace et une nouvelle culture. Il n'est pas forcément question de devenir « français ». Et je peux vivre ici en tant que japonais.

Bien sûr, j'ai la nostalgie de mon pays, et de mes amis qui me manquent beaucoup... mais je pourrai y retourner quand j'en aurai vraiment besoin. Maintenant, ce que je voudrais, c'est profiter de la vie en France.

Cette nouvelle vie m'offre de nouvelles options de vie. J'ai une expérience différente de celle des autres. La chose la plus importante que j'ai apprise, c'est qu'il ne faut pas avoir peur de sauter dans un monde que l'on ne connaît pas. Mais on peut s'en sortir bien si on ouvre les yeux.

Aoto

LA VRAIE HISTOIRE SUR MON ARRIVÉE EN FRANCE

La fin des vacances d'été ; deux émotions se partagent, deux moments pleins de signifiante. Dans mes pensées, beaucoup de sensations se mélangent. Une nouvelle année scolaire va commencer, quelle gaieté. Mais... qu'en est-il des vacances, de la plage, des voyages ? et les retrouvailles en famille ? Je sais qu'il y a une chose qui me manquera énormément, celle que j'ai le plus appréciée durant cet été ; notre voyage en France. Un très beau pays où nous avons passé des fabuleuses journées. Mes parents en étaient émerveillés et n'y manqueront sûrement pas l'année prochaine. La rentrée, tristesse ou allégresse ? Cette année allait être ma rentrée en classe de cinquième. J'oublie presque, je vivais encore en Espagne, mon pays natal. Dans ce pays la rentrée en cinquième n'est pas comme toute rentrée, c'est un grand changement ! Nous passons du primaire au secondaire, l'équivalent de la sixième en France. Le début d'une nouvelle étape où j'allais être plus responsable, plus indépendante et plus réfléchie. Je devenais grande. Mes émotions étaient confuses, allais-je retrouver mes amis ? sera-ce une rentrée difficile ? Beaucoup de questions me tourmentaient. Et par ailleurs, j'allais reprendre le basket-ball, mon sport préféré, mon passe-temps favori, ma passion ! Pendant toutes les vacances j'achetais le matériel scolaire avec une grande envie de commencer. J'avais tout préparé, le nouveau sac, la nouvelle trousse, les nouveaux outils, les nouveaux livres, les nouveaux cahiers, et plus encore. J'ai également eu un téléphone, cadeau de la part de mes parents pour m'être très bien comportée durant toute l'année en plus d'avoir eu d'excellents résultats. Mais était-ce une vie parfaite ? Je ne pouvais rien demander d'autre, j'avais tout ce dont un petit adolescent pouvait rêver : une famille, des amis, de belles vacances, des cadeaux, un loisir et une rentrée à désirer. La vie n'est pas un conte, non. Dans une belle histoire il y a toujours un obstacle ou une triste fin. Mon cas n'était rien d'autre qu'une séparation que je ne saurais à ce jour qualifier. Douleur, triste, un nouveau départ, un rêve ? Serait-ce chaque détail qui m'a donné le sourire et le courage pour réussir cette nouvelle phase détruit (utilise plutôt : dépassée) ? Je n'ai pas les mots pour le décrire. C'était un instant très spécial.

Tout commença le premier jour de classe. Mes meilleurs amis sont-ils dans ma classe ? C'est la grande enquête que mène chaque élève à ce moment-là. Ma seule préoccupation à moi était de savoir pourquoi mes frères et sœurs étaient encore en pyjama, assis avec mes parents dans le salon. Une froideur m'envahit, je sentis que quelque chose allait entraver cette rentrée. Ma mère me prend par la main, elle me guide jusqu'au sofa. Lorsque mes parents nous réunissaient, ce n'était que pour nous annoncer une nouvelle, qui pouvait être aussi bien agréable qu'inopportune. Je me souviens de chaque mot qu'elle prononça. « Je sais que vous êtes très contents de retrouver l'école et vos amis, mais nous avons décidé de faire un grand changement. » À l'impatience de commencer le collège se rajoute une grande intrigue, j'attendais la suite. « Aujourd'hui vous n'irez pas en cours. » J'ai senti que tout ce que j'espérais faire allait être détruit. C'est là que j'ai compris que nous allions déménager, mais ce qui me restait encore à savoir c'était où. Mes parents adoraient notre

ville, ils y vivaient depuis leur plus jeune âge, c'est dans cette ville qu'ils s'étaient rencontrés et où ils ont formé notre magnifique famille. Pourquoi ce changement à l'improviste ? « Nous allons déménager pas très loin d'ici, nous pourrions venir les week-ends. » Une douleur dans ma poitrine. Je n'ai pas dit au revoir à mes amis ! J'avais oublié cette rentrée que j'attendais depuis temps. Ce qui m'intéressait à ce moment-là, c'étaient mes amis. « Nous partons en France » Comment pourrais-je qualifier les mots que j'entendis ? C'était unique et étrange. J'étais enchantée, j'avais adoré ce pays. J'étais heureuse et je ne voulais que faire mes valises. Il me restait à connaître les raisons, j'avais mon idée, ils avaient adoré notre séjour là-bas. De plus, nous avions de la famille en France, aux alentours de Lyon et à Paris même. Mes parents étaient très surpris de ma réaction car ils croyaient que j'allais pleurer, être triste. Le collègue était déjà informé, contrairement à mon club de basket-ball, il n'y avait que mon entraîneuse et ami de mes parents qui en étaient au courant. Mes parents m'avaient proposé d'aller à mon entraînement pour me changer un peu les idées. Sandra, ma coach, n'a rien dit à mon équipe, et moi je fis de même. Lorsqu'on me demandait pourquoi je n'étais pas là lors de la présentation des classes je disais que j'avais un rendez-vous médical. À la fin de l'entraînement, Sandra me donna un cadeau que je garde encore. Pour certains il n'a pas d'importance mais pour moi c'est la raison pour laquelle je joue encore à ce sport. C'étaient mes deux licences pour jouer en compétition avec elle en tant qu'entraîneuse et un petit mot disant « ne m'oublie pas lorsque tu seras une joueuse professionnelle. » J'avais les larmes aux yeux et je lui avais promis de ne jamais abandonner mon plus grand rêve.

Deux jours ont passé depuis cette grande annonce, notre maison était pleine de cartons, il y a un vide. J'ai abandonné la maison où j'étais née, où j'ai vécu mes meilleurs souvenirs. Ce lieu, le plus important de ma vie n'allait pas me manquer car je m'étais promis de le retrouver. Je pars, je n'ai pas encore retrouvé mes amis pour faire mes adieux, je pars sans leur dire où je me rends. Au début je ne réalisais pas la grande importance de leur dire au revoir, je me disais, je pourrai les appeler. Mais aujourd'hui il me manque quelque chose d'essentiel, il me manque ma deuxième famille. Nous nous connaissions depuis nos deux ans d'âge, je ne pourrais en oublier un seul. Une fois arrivés, Sandra leur annonce notre départ. Tous mes amis m'envoyaient des messages. « Pourquoi ne l'as-tu pas dit ? Tu nous manques déjà ! J'espère que tu reviendras pendant les vacances ! ... ».

Une fois arrivée je devais recommencer une vie. Ça n'allait pas être difficile de faire rencontrer de nouveaux amis, mais d'essayer d'oublier la distance avec les anciens. Je devais apprendre une nouvelle langue, le français. Je ne pouvais pas communiquer mais la première chose que j'ai faite était de reprendre le basket, avant même de commencer au nouveau collège. J'attendais les résultats de l'épreuve de niveau scolaire. Un nouveau pays, un nouveau monde, une nouvelle langue, une nouvelle culture, de nouvelles habitudes ; tout m'était si étranger mais si proche de ma petite ville. Je ne vivais plus dans ma commodité, je devais m'intégrer. Mes parents n'ont déménagé qu'avec un seul but, nous faire du bien. Je n'ai pas eu de problèmes d'intégration et petit à petit je commençais à m'habituer.

À l'école je fus très bien accueillie, au basket-ball également. Où j'allais je ne me sentais pas exclue. J'ai su que vivre dans une nouvelle culture était splendide. J'ai découvert que lorsque je serais plus grande j'allais voyager et apprendre à connaître. L'Espagne me manquait sans cesse, je ne pouvais pas me lasser d'y penser. Il ne me suffisait pas de parler avec mes amis via les réseaux sociaux, je devais les voir. Je partis donc en Espagne et, pour tout dire, à ce jour je pars pour toutes les vacances et parfois même les week-ends. J'avais de la famille en France que nous visitons souvent, c'était très agréable, nous nous sentions pas tout seuls. J'ai également connu d'autres Espagnols en France, c'était magique, je sentais que ma culture allait m'accompagner où j'allais. Lorsque nous fûmes bien installés et que tout allait bien, nos parents nous dirent la cause du déménagement. C'était simple et très généreux, ils pensaient à notre bien. Leur but n'était pas de nous séparer de nos amis et de nos habitudes, leur but était qu'on étudie en France et il fallait y aller jeune pour pouvoir s'adapter. Ils ne pensaient qu'à notre bien car eux ils faisaient déjà le métier qu'ils aimaient et vivaient paisiblement ; mon père en avait parlé avec son responsable et il lui proposa du travail en France. Pour mon père c'était une grande chance car il n'est pas facile de trouver l'emploi que l'on aime dès l'arrivée. Autre motif était que les lieux que nous avons visités leur avaient plu et donc ils avaient décidé de s'installer dans le sud, ce qui était une très belle décision car nous avons les côtes à proximité et nous pouvons rendre visite à notre ville à n'importe quel moment car il y a à peine deux heures de route. La ville était Béziers.

C'est pour moi une grande fierté d'être une Espagnole en France. Je peux dire que j'ai deux pays, je les représente tous les deux et j'ai envie de faire de mon mieux pour eux, en plus du pays de mes origines, le Maroc ! Il est très important pour moi d'apprendre à vivre dans différents lieux. Cette venue en France m'a encouragée à vouloir apprendre beaucoup de langues. Je parle maintenant plus de cinq langues.

Il y avait un désespoir en moi. Je me sentais séparée de ma *normalité*. Mon entourage était très différent, mais aujourd'hui je me sens comme chez moi. Ce pays m'a beaucoup apporté, beaucoup appris. Et maintenant c'est ici que je veux réaliser mes rêves. Tout changement a un aigu regret. Je ne vis plus avec les mêmes personnes mais je me sens aussi bien avec les unes qu'avec les autres. J'ai dû déménager à Montpellier il n'y a pas très longtemps. C'était un plus léger changement qui, pour moi, a été une belle expérience. Cependant, il ne faut jamais oublier ses origines et apprendre à mélanger deux cultures différentes. Chaque pas que nous faisons dans nos vies ne doit pas être un regret car il nous apporte du bon et du mauvais mais nous apprend à vivre, à aimer et à avancer encore et encore. Il nous donne plus d'espoir en nos rêves. Il ne faut pas avoir peur du changement car c'est lui qui nous apprend à vivre en communauté. Chaque étape dans notre existence est comme une marche d'un escalier, nous pouvons toujours avancer si nous sommes optimistes et n'abandonnons jamais ; mais petit à petit ne montez jamais plus de marche que vous le pouvez.

Fatima

Dans l'hôpital Lapeyronie...

Dans l'hôpital Lapeyronie situé à Montpellier, ce grand hôpital tourmenté. J'allais et venais dans les couloirs, assez agitée. Je travaille dans cet hôpital depuis cinq ans maintenant et par chance même si c'est très relatif, mon arrière grand-père y a été hospitalisé. Celui-ci a été pris par cette maladie soudaine le COVID-19. Lorsqu'une pause m'a été accordée, je me suis empressée d'aller dans la chambre 206, celle où se trouvait mon arrière grand-père. Il a toujours été un homme digne de confiance et honnête, même si il peut paraître froid et distant. Lorsque je suis arrivée dans sa chambre, j'ai pris de ses nouvelles et par je ne sais quels propos il m'a parlé de sa jeunesse. C'est vrai que j'ai oublié de mentionner que mon arrière grand-père a connu des temps durs. C'était un algérien voulant connaître de nouveaux horizons en découvrant les terres françaises. Il se prénomme Jounaidi qui renvoie à « combattant » en arabe.

Après la première guerre mondiale, l'immigration maghrébine a connu une deuxième vague en France. C'est ce qui a emmené mon arrière grand-père à son destin me disait-il. Il but une gorgée d'eau, se racla la gorge « Si tu savais ce que j'ai vécu... » me dit-il et il commença son récit.

« Je vivais dans la ville d'Oran en Algérie avec ma famille. Nous n'étions ni aisés ni pauvres, j'ai toujours vécu dans la norme sans extravagance. Lorsque j'ai appris qu'on recrutait pour partir en France je n'ai pas hésité un seul instant. La France me paraissait être le paradis. Je me suis toujours contenté de ce que j'avais mais au fond une étrange sensation en moi voulait toujours plus. Voyager a été l'un de mes plus beaux rêves et l'occasion s'y est montrée propice. J'avais à cette période 18 ans si ma mémoire est bonne. Le lendemain, un militaire a frappé à la porte de chacun et a recensé tous les hommes et femmes ayant plus de 16 ans. Je fus admis en tant qu'ouvrier pour aider la France à reconstruire sa patrie. Quelques jours plus tard, une escorte est venue nous chercher moi et le voisinage recrutés. Nous étions stressés et à la fois excités. D'un côté il y avait ceux qui avaient soif d'aventures et de l'autre ceux ne voulant pas quitter leur famille et amis dans la peur d'une mort. Moi je n'avais aucune crainte sachant mon devoir en France, je suis parti serein. À l'inverse, ma famille était très inquiète car elle était au courant du traitement des nord-africains en France mais aussi du travail qui allait m'attendre. Je leur promis de revenir les voir une fois mon travail accompli. Cependant, ma famille avait confiance en moi et ils étaient quand même reconnaissants de ma chance de vivre en Europe et de pouvoir me construire une vie meilleure. Arrivés au port, nous avons attendu quelques heures avant qu'un grand navire accoste. C'était la première fois que j'en voyais un aussi grand. Il pouvait bien faire deux fois notre petite mosquée mais pour l'époque c'était immense. Pendant ce temps je me fis un compagnon de route, Kader. Il était peureux mais extraverti à la fois. J'ai tout de suite su que ce périple aller me créer des liens forts avec ce jeune homme. Nous avons embarqué vers quatre heures environ et avons accosté la nuit tombée. Cet horizon inconnu était magique, je me croyais être le héros de

toute une histoire alors que j'en étais loin. Heureusement pour moi, j'ai bien évidemment pris mes affaires personnelles même si on n'avait le droit qu'à une toute petite valisette. Une salopette, un pull et un T-shirt faisaient l'affaire. J'étais sûr de revenir en Algérie quoiqu'il arrive. Arrivé à bon port je ne savais pas dans quelle ville je me trouvais. C'est après plusieurs questionnements entre nous les immigrés que j'ai compris qu'on était dans une ville nommée Marseille. Cette ville, je l'avais déjà vue dans les journaux mais sans plus. À l'époque on parlait surtout de Paris la capitale de la France et ses beaux châteaux. Il faisait chaud et Kader et moi nous sommes empressés d'aller voir par dessus bord le port de Marseille. Derrière nous un autre navire était sur le point d'accoster c'était très mouvementé. Tout d'un coup un coup de sifflet a retenti, c'était le signal pour qu'on sorte du bateau. Une fois sur le quai, des hommes en uniforme nous ont classés et rangés de sorte que chaque rang prenne un différent convoi. Le mien était le convoi n°24 et Kader faisait partie du même que moi. J'avais enfin un repère et à ce moment-là nous nous sommes jurés de ne pas nous quitter. Ces français nous regardaient de haut, ils ont toujours été mesquins avec nous alors qu'ils n'avaient pas l'air plus intellectuel que nous. C'était la première fois de ma vie que j'ai eu la sensation d'être rejeté, moqué et considéré presque comme un esclave devant accomplir sa quête. Il n'y avait rien d'héroïque dans tout cela, juste des pauvres algériens recrutés pour le bien de la patrie française. Tout d'un coup j'ai ressenti une rage grandir en moi, je voulais reprendre le navire et rentrer chez moi avec ma famille et ne plus jamais voir ces horribles personnes. Malheureusement je ne pouvais pas faire marche arrière au détriment de ma vie. Kader m'a rassuré et j'ai dû tant bien que mal monter dans cet abominable convoi. Je me rappelle d'une phrase qui a marqué toute ma vie dite par le chauffeur « Ah tiens voilà ces sales nord-africains ». Je n'ai jamais compris pourquoi dès lors que des habitants de Marseille nous voyaient, ils nous traitaient de crasseux et de miteux. Cette haine m'avait vraiment touché et cette France formidable dont j'avais l'image a peu à peu disparu laissant place à une France superficielle et raciste. Par la suite on nous a aussi appelés les « indigènes », ce surnom m'embêtait moins mais était tout de même insultant. Lors de la route du convoi nous emmenant à Paris, nous étions tous silencieux. Le bruit du moteur et des gravillons était une musique à lui seul. Cette joie et tristesse de recommencer une nouvelle vie en ayant l'impression de prendre la place des français eux-mêmes. Je voulais être un français malgré ces insultes, je savais que j'allais devoir me battre pour l'être mais j'étais prêt à tout. Je ne pensais pas à mon avenir mais qu'à l'instant présent c'était peut-être l'effet de la jeunesse me dirais-tu mais après j'avais le droit de vivre une jeunesse à peu près banale. Une fois arrivé à Paris, c'était le chaos. Les rues étaient ravagées par la guerre, maints et maints ouvriers travaillaient déjà pour rénover toute cette ville détruite et ses habitations. Il n'y avait plus de vie, c'étaient les traces de la guerre. Je voyais des voyageurs, beaucoup de voyageurs. Des Africains essentiellement mais aussi quelques Italiens. Les trains ne s'arrêtant jamais et des charrettes allant et venant sans laisser de temps de repos aux chevaux. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte d'une chose : « La guerre n'a épargné personne ». Il y avait aussi beaucoup de mutilés, avec des éclats d'obus dans la jambe par exemple ou le visage déformé par les gaz. J'entendais des passants les appeler « les gueules cassés » je trouvais ça plutôt amusant. J'ai ensuite constaté que ces parisiens nous dévisageaient tout comme les marseillais. Soudain une honte s'est emparée de moi, ils nous traitaient de crasseux mais à

force ce fut une habitude et lorsque l'on me disait bonjour c'était comme m'appeler « mon seigneur ». J'ai été conduit ensuite dans une énorme usine. C'était une usine de charbon ! Malheureusement Kader et moi avons été séparés à ce moment là, il est parti dans une autre usine de charbon mais on s'était promis de survivre à ce cauchemar. J'ai ensuite dû travailler dans cette usine pendant cinq ans puis je suis retourné en Algérie revoir ma famille quelques temps. Puis je suis retourné en France voulant y faire ma vie. J'ai ainsi rencontré ton arrière grand-mère une belle française. Nous étions à l'époque des rebelles pour faire ce genre de mariage tu sais... »

Mon arrière grand-père terminant ce récit tragique, se sentit faible. J'ai appelé les autres infirmiers pour le mettre en salle de réanimation. Avant qu'il parte je lui ai posé une dernière question « Et ton ami Kader ? L'as-tu revu ? », sur quoi d'une voix faible mêlée à des toussotements, il m'a répondu « Hélas il a été le seul m'ayant donné autant d'espoir... » une quinte de toux le prit et il termina : « Non, non plus de Kader ».

Laura

Mardi 31 octobre 1954

Mardi 31 octobre 1954 :

C'est les vacances scolaires, ma sœur et moi rentrons de l'école avec mon grand frère, âgé de dix-huit ans. J'ai treize ans et ma sœur sept. J'ai toujours voulu écrire un journal intime. Je ne sais pas pourquoi je le commence maintenant. C'est peut-être ma meilleure amie Nour qui me l'a conseillé. Ah oui, au fait, je m'appelle Inès. Je vis à Adrar, avec mes parents. Je parle français car l'Algérie est une colonie française. J'aimerais bien un jour partir sur le continent français en vacances. Mais bon, on n'a pas vraiment les moyens. Mon père travaille dans une usine de bois et ma mère est femme au foyer. C'est elle qui nous élève avec l'argent ramené par papa. Je sens l'odeur du bon couscous préparé par maman. Avant, elle était cuisinière dans un petit snack au coin de la rue. Elle a abandonné ce travail pour nous élever et également sous la direction de papa. Cela provoque des disputes entre eux, même si je n'ai pas le droit de les écouter. Je vais manger, à demain mon petit journal.

Mercredi 1^{er} novembre 1954 :

A l'aide ! en écoutant la radio, nous avons entendu que l'Algérie déclarait la guerre à la France. A ce que j'ai compris, c'est une histoire d'indépendance. Les dirigeants algériens veulent l'indépendance et la décolonisation de notre Terre. Tous les hommes sont appelés au front. Mon père et mon frère doivent partir faire la guerre. Ils ont fait leur bagages il y a environ une heure, sous les pleurs de Lina et maman. Moi, je ne disais rien, mais au fond de moi, je savais que je redoutais ce moment et que les pleurs, même invisibles, étaient là. Les garçons sont partis avec les voisins de l'immeuble. On ne sait pas pour combien de temps et où ils partent. Ce que je trouve injuste, c'est que Soren, mon grand frère n'était pas obligé de partir. Mais il le voulait, il voulait partir avec mon père et nous n'avons pas pu l'en empêcher.

Mercredi 28 novembre :

Cela fait maintenant presque un mois que papa et Soren sont à la guerre. Nous n'avons aucune idée d'où ils sont, si même ils sont ensemble ou en vie. On sait juste qu'ils combattent pour la même cause, lutter contre les armées françaises. De notre côté, j'aide maman tous les jours, nous n'avons plus le droit de sortir dehors à part pour des choses essentielles car dehors, il y a des bombardements et des attentats. Hier soir, je ne trouvais pas le sommeil. Je me suis alors assise dans les escaliers pour écouter maman discuter avec Charles, le voisin français de l'appartement d'en face. Il n'est pas parti à la guerre car il a des soucis de santé. J'entends maman parler en chuchotant. Je surprends même un bout de leur discussion :

- Charles, je ne peux partir avec vous. Je ne peux pas laisser Soren et mon mari ici sans nous. Lina est trop petite pour traverser la mer et faire des centaines de kilomètres à pied.

- Mais Nadia, il faut partir d'ici. C'est devenu trop dangereux pour toi et les filles. Regarde, avec notre petit Gustave de 8 mois, nous allons nous en aller. On ne peut pas rester ici. Comme ma famille vous apprécie beaucoup, il faut que vous veniez avec nous. J'ai un bateau. Il faut nous rendre en Espagne, lieu sûr. Nous partons jeudi soir. Je compte sur toi, Inès et Lina.

Sur ces paroles, Charles a quitté la maison et j'ai entendu maman pleurer.

Là, nous sommes le matin et je ne sais pas si il faut que j'aille dire à maman que j'ai tout entendu. Que Charles veut nous emmener en Espagne pour survivre. Je trouve que c'est une bonne idée, j'ai envie de vivre, et on ne sait pas ce qui peut nous arriver. Certes, papa et Soren ne seront pas avec nous, mais je sais qu'au fond d'eux, s'ils savaient ce que nous nous apprêtions à faire, ils seraient derrière nous pour nous encourager et sauver notre vie, coûte que coûte. Je sais ce que je vais faire, je vais parler à maman et lui dire qu'il faut qu'on s'en aille. Même si elle ne me suit pas, j'irai avec Lina. Je sais que si maman ne vient pas, on ne pourra pas y aller seules avec Charles et sa famille. Il a dit qu'ils partaient jeudi soir, dans la nuit. J'ai donc presque deux jours pour convaincre maman.

Nous sommes l'après-midi. Ce matin, je suis donc allée parler à maman. Avant que je finisse, elle m'a prise dans ses bras et m'a murmuré : « oh, Inès, j'ai réfléchi, nous allons avec eux, je veux le bonheur pour mes filles, je ferais tout pour... »

Nous sommes actuellement dans la cuisine de Charles, Soula et Gustave. Lina ne sait absolument pas de quoi nous parlons mais elle sait que c'est très sérieux, alors elle ne dit rien et se contente d'écouter. D'après Charles, nous partons demain, vers deux heures du matin pour n'éveiller aucun soupçon, nous n'avons pas le droit d'emmener beaucoup d'affaires et le trajet durera au maximum une semaine. J'ai un peu peur. Nous fuyons notre pays pour aller dans un autre, un lieu plus sûr.

Jeudi 29 novembre :

C'est le grand jour. Maman a laissé un mot dans la chambre pour dans le cas où les garçons reviendraient. Nous avons installé des mannequins pour si les autres voisins penseraient que nous étions partis (afin que les voisins ne pensent pas que nous sommes partis). Un dispositif d'électricité commandé est installé. Vers 21h, les lumières s'éteignent et vers 8 h du matin, elles s'allument. Nous attendons patiemment l'heure du départ qui est dans deux heures. Les sacs à dos sont prêts, j'ai expliqué à Lina qu'il fallait être très discrètes. Dehors, il fait nuit noire, je suis un peu fatiguée mais il faut lutter contre le sommeil. Je vais te laisser mon journal, je te reprendrai lorsque nous serons sur les routes, ou dans le bateau.

Vendredi 30 novembre :

Il est six heures du matin, cela fait quatre heures que nous sommes partis. Les pieds enflés, les mains moites et le corps froid, nous marchons dans la forêt. Lina et Gustave sont dans la poussette pliante. Je marche lentement près de maman et Soula. Charles dirige notre

troupe et nous ordonne de ne pas faire de bruit. Dans cette forêt, il y a des gardiens et des policiers. Nous avons, pour notre itinéraire, le choix de la ville ou de la campagne. Charles a préféré prendre le chemin de la forêt, sûr de lui. Même si il y a quelques policiers, il y en a quand même moins que dans les rues de la ville. Notre prochaine étape : l'auberge de Mme Joul. Charles a décidé que l'on ferait le trajet de nuit pour plus de prudence. Le jour, nous logerons dans des auberges séparément ou dans des caves abandonnés. Au loin, je vois l'auberge éclairée de Mme Joul. J'entre d'abord avec Lina et maman, Charles et sa famille y entreront plus tard. L'auberge est dépourvue de monde, seul un monsieur boit un café dans le coin nord de la salle. Mme Joul nous offre la chambre 546, Soula et Charles, la chambre 456. L'aubergiste fait partie de notre plan, c'est une vieille amie de maman qui nous a offert de quoi tenir trois jours de plus. Nous montons dans notre chambre pour dormir un peu. La chambre est petite, elle contient trois petits lits et une salle de bain. Les murs sont tapissés de jaune et le sol de rouge. Je me laisse tomber sur un des lits et m'endors, fatiguée de ces quatre heures de marche.

Dimanche 2 décembre :

Un important courrier a retardé notre voyage de deux jours. Hier Mme Joul a reçu un courrier de Mr Wong, notre voisin mis dans la confiance. La lettre était pour maman. Dedans, Soren expliquait la mort de papa, tué à coup de fusil par un soldat français. Maman n'a pas voulu repartir de suite, elle voulait *digérer* la nouvelle avant de reprendre le large. Papa va terriblement me manquer, nous manquer ainsi que Soren. Où est mon grand frère ? Pourquoi ne rentre-t-il pas à la maison ?

Mardi 4 décembre :

Nous avons enfin pu reprendre la route. Depuis hier plus précisément mais je n'ai pas pu écrire depuis dimanche. La période que nous traversons est difficile. Lina se plaint souvent qu'elle a froid et mal au pieds. Je la comprends très bien. Toutes les nuits nous marchons au moins dix kilomètres. Avec ses petits pieds de petite fille, elle marche plus lentement que nous tous. Depuis que maman a su pour papa, elle ne nous parle plus beaucoup, n'adresse aucune parole à Charles et Soula, et pleure très souvent. Je ne lui en veux pas, je sais à quel point perdre quelqu'un que l'on aime est dur. Mon papa nous manque beaucoup...

Il ne nous reste plus longtemps avant de trouver le bateau de Charles, ensuite, nous pourrions prendre le large et arriver en Andalousie, pour refaire notre vie.

Vendredi 7 décembre 1954 :

Il faut de la gaieté ici ! Nous sommes sur le bateau de Charles. Il conduit, la mer est forte, mais je ne m'inquiète pas. Cela fait depuis mercredi que nous avons embarqué. Le bateau se trouvait caché près de la plage sous des tonnes de feuilles d'arbres. Soula, maman et Charles l'ont remis sur pied pendant que nous jouions sur la plage. Nous n'avons aucune nouvelle de Soren depuis sa lettre annonçant la mort de Papa. Si elle a reçu une lettre,

Mme Joul devrait nous l'envoyer à notre nouveau chez nous, en Espagne. Je vais faire un petit somme. Nous devons arriver en Espagne dans moins de trois heures, je veux être en forme pour voir ma nouvelle maison après ce long voyage. Soudain, j'entends la voix de Lina crier au loin :

« La terre !! la terre !! » Enfin ! la terre espagnole se dresse devant nous. Nous avons réussi! Je fais un câlin à ma mère qui me prend dans ses bras. Je vais enfin être libre.

Samedi 24 juillet 1955 :

Salut journal ! Cela fait sept mois que je n'ai pas écrit. J'adore ma nouvelle vie espagnole. Nous habitons à Allicante dans le même immeuble que Charles et sa famille. Nous avons dû changer notre nom de famille arabe pour un plus espagnol. D'après les lettres de Mme Joul, Soren est en vie, il continue de combattre pour notre pays mais il n'est pas encore au courant que nous sommes ici. Dès la fin de la guerre, nous lui enverrons de l'argent pour qu'il nous rejoigne. Maman est de nouveau cuisinière. Elle tient, avec Soula, un snack comme en Algérie. Après sept mois, tout le monde se porte bien, je ne remercierai jamais assez Charles de nous avoir sauvé la vie. Maintenant, je vais vivre ma vie tout en pensant à mon pays, qui restera toujours au fond de mon coeur, avec papa et Soren.

Le 5 juillet 1962 :

Ça y est. C'est la fin de la guerre. Après sept ans de combat, l'Algérie est enfin libre. Elle a gagné. Soren et Papa ont gagné. J'ai vingt ans maintenant, je ne voulais plus écrire dans ce journal et de toute façon, je n'ai plus l'âge. J'ai rencontré un homme, Carlos, et je vais me marier. J'attends aussi mon premier bébé. Je te parle de Soren... Il nous a quittés il y a un mois, juste avant de voir ce calvaire se terminer. Maman a perdu les deux hommes les plus importants pour elle, mais elle va devenir grand-mère, le meilleur cadeau que je puisse lui offrir. Il est temps pour moi de terminer ce journal, de terminer celui qui m'a accompagnée durant mon changement de vie, celui qui a vu naître et mourir des personnes. Sur ces notes, je souhaite le bonheur, la paix et l'amour dans le monde. J'espère aussi que mes enfants, mes petits enfants sauront notre histoire, ce que l'on a vécu, et surtout, leurs origines.

Maele

L'immigration, moi j'en sais rien !

L'immigration, moi j'en sais rien ! Enfin pas grand-chose. L'immigration c'est les autres, des voisins, des copains, ma mère. Mais elle n'a jamais voulu me parler de cette période ni de sa vie d'avant. Quand les autres parlent du bled avec une certaine fierté ou même nostalgie, elle reste silencieuse, secrète. Même son vrai prénom elle n'en parle jamais. Elle se fait appeler Armelle alors que mon père m'a dit un jour que son prénom d'avant, celui de leur rencontre c'était Amel.

L'immigration je ne la vis jamais ou plutôt tous les jours, à travers les autres. C'est abstrait, c'est un truc pour le journal de 20h00. Au quotidien, il y a les histoires incroyables de mes copains et de leurs parents. Quelques arrestations quand on a déconné ou pas. Et le reste c'est de vieilles histoires qui ne nous concernent pas. Certains copains racontent cette période comme une aventure ou comme un film mais ils ne l'ont pas vécue. Ils brodent sur ce que leurs parents leur ont raconté. Parfois ils en rajoutent, parfois ils mentent, et comme moi, parfois, ils se taisent et passent à autre chose. D'autres fois, c'est moche et triste et on passe à autre chose. De mon côté, c'est inexistant. Il y a comme un voile sur l'arrivée en France de ma mère. Ce voile c'est elle qui l'a déposé le jour où elle est partie de là-bas et personne, même pas moi ne peut le lui faire lever.

Moi, je m'appelle Mickael, j'ai 42 ans et je suis français. Un français né en France, à Marseille même. Je suis chef dans un grand restaurant du centre et ma mère, je crois, en est fière. Elle est la seule personne à m'appeler par mon prénom de naissance, tous les autres m'appellent Merguez. J'aimais plutôt ce surnom. Avoir un surnom c'est avoir une place et je n'ai jamais douté de la mienne. Celle du ventre.

Je n'ai jamais su si ce surnom était lié à mon physique de petit gros ou au rôle que je m'étais attribué dans la bande. Toujours est-il que j'étais celui qui avait les meilleurs « plans bouffe ».

Je me débrouillais toujours pour trouver un truc à manger, des chips, des bonbons ou des boissons après les sales coups. Les autres comptaient sur moi. J'étais le gars sympa, facile et qui ne cherchait pas d'embrouilles. J'étais là et me faisais petit malgré ma corpulence. J'observais et ne jugeais personne.

Il y avait aussi, Kamel. Il ne fallait pas le regarder de travers. Il valait mieux ne pas le regarder du tout d'ailleurs. Toujours sur les nerfs il agissait avant de réfléchir. Je crois que même après il ne réfléchissait pas d'ailleurs. Avec les copains, on s'est toujours dit qu'il était né en colère.

Dans la bande il y avait aussi Hervé, le roi des mauvais plans foireux. Toujours à vouloir faire des coups et à raconter à la terre entière les 1000 coups qu'il avait déjà faits. Dans son dos on l'appelait « mytho » mais on l'aimait bien. Il était drôle alors on le laissait nous

embobiner. Puis il y avait Yassine, Ichem et Omar. Chacun avait son histoire, sa personnalité et son rôle dans la bande.

Nous étions tous dans la même école depuis le primaire. A notre rentrée en 6^{ème} au collège Romain Rolland, la « prof » de français nous a demandé de faire notre arbre généalogique et je me suis rendu compte que la moitié des branches étaient vides. Sans feuilles. Juste des branches. Quand je suis rentré à la maison, j'ai demandé à mon père des explications sur cette moitié d'arbre et il m'a dit en chuchotant qu'il allait m'expliquer à condition que je n'en parle pas à ma mère. Car ça la rendrait trop triste.

Mon père, Martin était ingénieur. Ce jour-là, il m'a raconté pour la première fois, sa vie d'antan. Il m'a raconté qu'il avait rencontré ma mère à Alger où il avait vécu quelques années pour pouvoir suivre les travaux d'un gros projet d'hôtel sur lequel il travaillait pour Lafarge. Mon père la voyait dans un petit restaurant à deux pas du chantier. Elle aidait son père en faisant le service pendant que sa mère était en cuisine et que son père gérait la caisse et les réservations. Il y déjeunait chaque jour avec son équipe et avait remarqué ma mère dès le premier jour. De déjeuner en déjeuner, ils se sont de plus en plus appréciés jusqu'à se voir en cachette en dehors du restaurant. Mes parents ont continué à se convoiter secrètement jusqu'à la fin de la construction de l'hôtel. Ma mère était coincée entre sa famille, qui n'aurait jamais accepté une telle union et sa volonté de vivre avec celui qui allait devenir mon père. Elle savait qu'il devrait bientôt quitter l'Algérie pour retourner en France. Mais tout quitter pour cet homme et ce pays inconnu était un choix difficile. Ma mère ne possédait ni passeport ni papier d'identité, ce qui l'a obligée à établir un plan pour pouvoir suivre son homme. Mon père avait de très bons contacts et a réussi à lui obtenir de faux papiers, pas très bien imités mais suffisants pour lui permettre de traverser la Méditerranée en bateau en se faisant embaucher comme femme de ménage. En décidant de quitter sa terre natale, sa famille et toute sa vie, elle a tiré un trait sur son passé et ses racines. Elle a demandé à mon père en arrivant à Marseille de ne jamais lui reparler de tout ça, et de l'appeler Armelle pour oublier.

Je suis donc né à Marseille quelques mois plus tard, suis à moitié immigré mais je n'ai jamais entendu le mot immigration à la maison.

Carles

Je me souviens de ce matin... décembre 1960

Deux heures, c'était la pleine nuit. Ma mère me réveilla pourtant comme chaque matin en me murmurant « mio pulcino »¹. J'avais fini de faire mes bagages la veille au soir, cela avait été plutôt rapide d'ailleurs car je n'avais pas grand-chose à prendre à part quelques habits, mon pantalon en toile bleue que ma « nonna »² m'avait acheté, une veste héritée de mon frère Salvatore et ma casquette, qui me rendait irrésistible aux yeux de Gina.

Un mélange d'excitation et de nervosité m'envahissait au fur et à mesure de la matinée : moi le calabrais, je quittais pour la première fois Zagarise, mon petit village tout en hauteur aux ruelles étroites, royaume des chats.

Accompagné de Maria, ma petite sœur de quatre ans et de mes parents, j'embarquai dans un train à la gare de Catanzaro pour rejoindre la France. Mon père m'avait dit que là-bas, il y aurait du travail, que notre oncle le lui avait promis dans une lettre. Nous rejoignîmes un compartiment. Mon père en ouvrit la porte et nous vîmes qu'il était déjà occupé par une vieille dame, qui nous dévisagea. J'étais dans un état d'excitation incroyable, tout me paraissait extraordinaire. *Je me souviens de l'odeur particulière de ce compartiment, mélange de plastique usé et d'huile chaude, je revois encore les traces de buée que je m'amusais à faire sur le vitrage froid. Je sens encore le courant d'air qui me glaçait les pieds.* Je ne savais pas où m'asseoir et je restais indécis, les bras ballants. Mon père prit nos trois valises et les déposa au-dessus de nos têtes. Je croisai le regard de la vieille dame qui me sourit. Je décidai de m'asseoir en face d'elle. Son sourire chaleureux m'avait rassuré.

Le voyage me parut durer une éternité, à vrai dire je pense avoir dormi tout le long, bercé par le roulis du wagon sur les rails. *Je me souviens des petits pains ronds fourrés avec une tranche de mortadelle que ma mère nous donna pour le déjeuner et du caprice de ma sœur qui trouvait que le pain était trop dur. Encore aujourd'hui pour moi, la mortadelle est synonyme de voyage.* Je croquais dans ce sandwich tout en regardant par la fenêtre le nouveau paysage qui s'offrait à nous. Nous longeâmes longtemps la mer, j'avais l'impression que ce voyage ne s'arrêterait jamais.

Je me rappelle avoir été réveillé brusquement par le sifflement aigu du frottement des freins sur les rails. Mon père me secoua et me dit « ne traîne pas Umberto ! Aide ta mère. » Nous étions arrivés à la gare de Modane où nous devons prendre une correspondance. Modane ! Si on m'avait dit que j'étais arrivé sur la planète Mars, je n'aurais pas été plus étonné. Modane ! Rien ne m'avait préparé à un tel choc. Autour de moi, une foule de gens, une cohue qui descendait des wagons, des familles entières, des enfants qui pleuraient, des gens qui criaient. Je faisais de grandes enjambées derrière mon père qui portait deux valises en m'agrippant à sa veste pour ne pas la perdre. Dernière nous suivait ma mère qui d'une main tenait ma sœur et de l'autre notre troisième valise. Des gens parlaient une langue que je ne comprenais pas. Modane ! J'avais l'impression de marcher sur une autre planète, j'en oubliais même que j'avais froid et que mes dents claquaient. Le paysage autour n'était que montagnes blanchies de neige. Ma rencontre avec la neige date de cet

instant. Il y en avait partout. Sur les toits de la gare. Des gros tas de neige noircie aux angles des bâtiments. Et il neigeait. Une neige épaisse, collante, qui mouillait ma nuque, me faisant frissonner. Modane, porte d'entrée sur ma nouvelle vie.

Deux semaines après être arrivé à Digoin² chez notre tante – *chère zia³ Nina* – j'avais été envoyé à l'école, dans une classe dite « spéciale » pour apprendre le français.

Je garde un souvenir amer de cette école. Mon unique ami était un autre italien, le frère de ma belle-sœur. Le maître, Monsieur Chomette, un homme immense, qui soignait toujours la façon dont sa moustache était tournée, m'avait directement placé tout au fond de la classe pour que je ne dérange pas son cours et les autres élèves. Je n'arrivais pas à prononcer correctement le français. *Je me souviens combien les autres élèves se moquaient de moi quand je lisais à haute voix.* Ce n'était ni de l'italien, ni du français mais une langue que personne ne comprenait, ni eux, ni moi. Apprendre le français fut pour moi une épreuve. *Encore aujourd'hui, je ne sais pas vraiment l'écrire et je demande l'aide de mes enfants.* J'étais le dernier de ma classe, et même de l'école. Je fus la risée de tous lorsque je dus porter le bonnet d'âne en faisant tout le tour de la cour de l'école en punition. *Je ferme les yeux et je les entends encore me crier leurs petits mots blessants, « rital », « macaroni ».* *Je ferme les yeux et je les revois encore ces petits polos au col bien repassé de ces camarades de classe que je détestais.*

Que de punitions ! Monsieur Chomette me faisait monter à la corde pour me calmer quand la colère me prenait et que j'allais tabasser mes camarades aux moqueries faciles.

Chaque jeudi, ma mère m'envoyait chercher 300g de soppressata⁴ dans la petite épicerie italienne du quartier que tenait Madame Michelle. Elle m'offrait toujours un petit sachet de bonbons au caramel, que je dégustais sur le chemin de la maison.

Le premier hiver en France fut horrible. Les trottoirs devinrent de véritables pistes de patinage à glace. Je me rappelle que ma mère, pour éviter que je glisse et que je me ridiculise, m'avait attaché un chiffon de vieux draps sous mes godasses terreuses.

Nous quittâmes l'appartement de ma tante en 1962, pour rejoindre le quartier de la Briérette, dans la cité ouvrière du Tonkin, où de nombreux immigrés italiens s'installèrent.

Ma mère avait dû emprunter de l'argent à ma grand-mère pour partir d'Italie car nous avions très peu de ressources. Notre quotidien était assez difficile et parce que je devais aider ma famille, mon père trouva le moyen de me faire embaucher dans l'usine de faïencerie. J'avais quatorze ans et je commençai à travailler. Je passais mes journées à décorer de petites fleurs des assiettes, des cruches, des bols, et mes soirées à poursuivre l'étude du français à l'école du soir.

Il fallut attendre trois ans avant de pouvoir retourner pendant les vacances d'été à Zagarise. Entassés à six avec ma tante et mon oncle dans une vieille Simca grise, j'étais heureux tout simplement à l'idée de retrouver Gina, mes amis et mes cousins.

Aujourd'hui j'habite toujours à Digoïn avec ma femme. Désormais je suis « nonno » et je repars avec ma toute ma famille chaque été en Italie.

Je n'oublierai jamais d'où je viens.

Fanny

Ce récit est librement inspiré de la vraie vie de mon papy Umberto Lauro que j'aime très fort.

1 Mon petit poussin

2 Grand-mère

3 Petite ville de Bourgogne

4 Tante

5 La soppressata est un salami typique de la Calabre généralement piquant.

6 papy